

Bouguereau
01
v.2
SMRS

JULES,

OU

LE FILS ADULTÉRIN.

TOME SECOND.


CABINET DE LECTURE
DE Mme BOUQUEROT

IMPRIMERIE DE STAHL,
QUAI DES AUGUSTINS N° 9.

JULES,

OU

LE FILS ADULTÉRIN,

ROMAN HISTORIQUE ET DE MŒURS DU 19e SIÈCLE.

Par L. Arthaud,

AUTEUR D'INESILLA.

TOME SECOND.

PARIS.

LECOINTE ET POUGIN, LIBRAIRES,

QUAI DES AUGUSTINS, N° 49.

1831.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/julesoulefilsadu02arth

JULES,

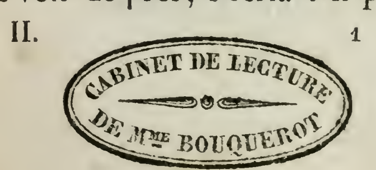
OU

LE FILS ADULTÉRIN.

CHAPITRE VII.

L'entrée en campagne. — Coup-d'œil sur l'armée.

Nous étions vers le milieu du mois de décembre de l'année 1807, lorsque le régiment dont Jules faisait partie reçut ordre d'entrer en Espagne. Cette nouvelle fut agréable à tous ses camarades; mais, en son particulier, notre sous-lieutenant en éprouva la joie la plus vive. « Je vais donc voir de près, s'ecria-t-il plein



d'un noble enthousiasme, cette nation si fière, si orgueilleuse, et qui, sous Charles-Quint, menaça l'Europe entière; ce peuple qui porta ses conquêtes si loin, et qu'on voit aujourd'hui courber sa tête sous le gouvernement despotique de ses moines. Je saurai comment il est possible, après une pareille élévation, qu'un peuple, qui n'est point sans énergie, puisse s'abaisser à un semblable degré d'avilissement.» On trouverait, sans doute, dans l'ancienne Rome et la nouvelle de quoi nous prémunir contre toute incrédulité; mais il est des choses qui, parce qu'elles sont éloignées de nous, ou parce que notre imagination se refuse à les croire, nous paraissent impossibles, et cependant il n'est que trop vrai que les plus puissans états ont tellement décliné, qu'ils sont devenus les plus faibles,

et qu'il en est même qui se sont éclipsés du rang des nations.

En se rendant sur les bords de la Bidassoa, petite rivière qui sépare la France de l'Espagne, Jules examinait les positions qui, durant les dernières guerres, avaient été si souvent témoins de nos exploits : Roses, Andaye, le fort de la Baïonnette et tant d'autres lieux où s'illustrèrent nos armées républicaines, animées par l'amour sacré de la patrie. Ces différentes positions que la nature s'était déjà plue à favoriser, et que la main de l'homme rendit inexpugnables, avaient été emportées plusieurs fois d'assaut par nos jeunes conscrits, et rappelaient à notre héros de nobles souvenirs. Plusieurs de ces valeureux guerriers, qui se trouvaient parmi les nouvelles troupes, en pénétrant une seconde fois en Espagne,

faisaient remarquer à leurs jeunes camarades les moyens qu'ils avaient employés, les sentiers qu'ils avaient parcourus, et les obstacles qu'ils avaient franchis pour parvenir à chasser l'ennemi de ses retranchemens formidables. Tous écoutaient dans un morne silence, et leurs yeux étincelans de courage faisaient assez connaître qu'elle était leur impatience de combattre. Jules ne perdait pas une parole, un coup-d'œil, et si on l'eût observé lui-même dans ce moment, on se serait aperçu de la noble ardeur dont il était animé. Il est vrai que le récit d'une belle action produit toujours une impression agréable sur une ame bien née, et à plus forte raison lorsqu'il s'agit d'un acte de bravoure. Lorsqu'on parle de hauts-faits, d'actions honorables, d'honneur et de

patrie, on est toujours sûr d'être écouté, en France, avec un vif intérêt, avec un noble enthousiasme.

Ils passèrent la Bidassoa sur un pont en bois et entrèrent en Espagne. Une simple ligne de douanes arrêtait les communications entre les deux pays; et les deux postes placés aux deux têtes du pont offraient entre eux un contraste si frappant que Jules ne put s'empêcher de considérer, pendant quelques instans, les premiers Espagnols qu'il voyait. Ils étaient enveloppés dans de larges manteaux et avaient la tête couverte d'un ample chapeau qui permettait à peine d'apercevoir leur physionomie, plus que sinistre car elle était effrayante et portait avec elle quelque chose d'atroce. Tels furent cependant les hommes qui se présentèrent à sa vue. Jules resta étonné

qu'une si faible distance, ou, pour mieux dire, quelques toises de terrain, pussent apporter un changement aussi subit entre deux nations si voisines. La physionomie des douaniers français quelque peu agréable qu'elle fut, même pour les contrebandiers, avait cependant quelque chose de moins dur. Il est difficile d'expliquer une différence aussi frappante autrement que par le caractère distinctif des deux nations. Les manières de nos employés n'avaient rien de révoltant; les douaniers espagnols, au contraire, ressemblaient plutôt à des malfaiteurs qu'à des gens chargés de les poursuivre. Il y avait dans leur accoutrement, dans leur démarche, comme sur leur figure, quelque chose de tellement hideux, que l'homme doué du plus grand courage ne pouvait, en les voyant, se défendre

d'une certaine impression qui était loin de leur être favorable; on aurait pu les prendre pour autant dépouvantails placés pour chasser les corbeaux. Comment nos élégantes petites-maîtresses auront-elles pu se déterminer à pénétrer dans ce pays malgré ces nouveaux cerbères? Il n'a fallu rien moins pour les y engager, sans doute, que leur amitié pour leurs maris, leur désir de s'assurer, par elles-mêmes, si les Espagnols étaient réellement amans platoniques et s'il existait, parmi eux, beaucoup de Don-quichottes et de Dulcinées. Les dames françaises, gâtées peut-être par nos prévenances, par nos fadeurs, auront voulu faire diversion à leurs ennuis. Elles auront pu juger si nous méritons la préférence.

En pénétrant plus avant dans le pays, notre héros fut d'avantage

frappé de la différence qui existait entre les deux nations; différence qui était loin de nous être défavorable. Partout, la plus affreuse misère s'offrait à ses regards. Couvertes de haillons, les familles entières couchées par terre, à l'entrée des villages, et cherchant les lieux les plus exposés aux rayons du soleil, s'y occupaient à chasser leur vermine. Le passage des troupes n'attirait leurs regards que pour les laisser dans une espèce d'étonnement qui tenait de l'idiotisme. Les villages étaient déserts, ou à peu près, parce que les habitans se chauffaient le jour dans les champs aux rayons du soleil. Ceux qui, par un raffinement de paresse, étaient restés chez eux, en se montrant aux croisées, offraient un aspect de saleté et de misère tellement grand qu'il fallait détourner la vue pour n'en être pas

incommodé. Les maisons, construites sans goût, présentent généralement une façade assez étendue et d'un seul étage. Une porte cochère sert d'entrée. Dans le milieu de cette porte, on a la précaution de pratiquer une espèce de guichet, par lequel celui qui vient l'ouvrir s'assure qu'il peut le faire sans danger. A droite et à gauche, de petites fenêtres grillées avec de larges barreaux en fer, facilitent le commerce du dehors au dedans sans être obligé d'y pénétrer, et permettent même au propriétaire, s'il est marchand, de se faire payer d'avance : ce que font généralement les Espagnols. Au-dessus de cette porte cochère, figure un vaste balcon fortement grillé en fer, et, derrière, une seconde grille en bois, à travers laquelle les habitans peuvent voir au dehors sans craindre

d'être aperçus; enfin deux ou trois autres petites croisées également scellées de barreaux en fer, fermées par des volets et sans vitres, donnent du jour dans ces bâtimens qui ressemblent assez à nos prisons d'état. N'oublions pas de dire qu'au-dessus de la porte d'entrée figurent toujours, scupltées sur une pierre de taille, les armoiries du chef de la maison : car les Espagnols et surtout les Castillans se prétendent tous de noble origine. Les habitans de la vieille Castille se disent même, *mas noble que el rey*, c'est-à-dire, plus nobles que le roi. L'intérieur de ces habitations ne satisfait pas mieux le coup-d'œil; il se compose, généralement, de trois ou quatre grandes salles, sans meubles, sans aucune espèce d'ornement et que l'on traverse en marchant sur la terre. La cham-

bre à coucher, ne se distingue des autres que par quelques nattes de paille ou par des peaux de mouton destinées à recevoir les maîtres durant la nuit. Enfin, au milieu d'une pièce qui sert de cuisine, se trouve un foyer autour duquel se rangent, assis sur des bancs en bois, les gens de la maison : un trou percé, dans le haut du plancher, donne issue à une partie de la fumée dont le surplus sort par la croisée ou par la porte. Il est bon de faire remarquer que le bois de sapin est celui qu'emploie l'habitant pour se chauffer que, par conséquent, le volume de fumée qui s'échappe du foyer est tellement considérable que sa figure en est toute barbouillée et que le tour de ses yeux en est d'un rouge écarlate.

Quelque peu flatteur que soit le

tableau que nous venons de tracer, il est cependant exact, et les personnes qui, comme Jules, ont pénétré dans l'intérieur de ce pays, auront été frappées, comme lui, du contraste qui existe entre les deux nations. Cette différence se fait principalement sentir chez les habitans des provinces limitrophes de notre pays, et, ce qui est digne de remarque, c'est que plus on s'éloigne de la France et plus on serait disposé à trouver de l'analogie entre la propreté et les goûts de ce peuple, et les nôtres.

Nous devons également faire remarquer que l'Espagne n'est percée que par un petit nombre de grandes routes. Ce sont celles que l'on nomme routes Royales. Il n'éxiste pas de moyens faciles de communication, et les sentiers ou chemins qui

conduisent d'un lieu à un autre n'étant plus suffisamment tracés, dans plusieurs endroits, le voyageur court souvent les risques de s'égarer. Point de voitures publiques : la voie des multiers est la seule commodité qui s'offre à celui qui veut voyager.

Les lieux où l'on est susceptible de s'arrêter pour prendre quelque repos ou quelque nourriture, ne présentent pas plus d'avantages aux étrangers. De vastes maisons, appartenant au gouvernement et que l'on nomme *Ventas*, servent de pied-à-terre; mais point d'hôtelier, comme en France ou dans les autres pays, pour vous héberger. Des nattes de paille, des peaux de mouton ou même la terre si on le préfère, servent de lits de repos. Aucun meuble ne figure dans les chambres. Si l'on éprouve le besoin de manger, c'est

chez le boulanger, le boucher ou autres marchands de comestibles, qu'il faut aller faire ses provisions; mais il faut préparer soi-même sa nourriture, à moins, toutefois, qu'on ne consente à laisser faire sa cuisine par des gens dont la saleté est extrême, ce qui est peu probable.

Les femmes des provinces de la Biscaye, de la Navarre et de la vieille Castille, ne sont pas attrayantes. Les étrangers ne doivent pas être tentés de disputer à leurs jaloux maris des compagnes qui leur ressemblent sous le rapport de la malpropreté et dont les traits sont loin de pouvoir être comparés à ceux de nos paysannes du midi. Le tabac est, pour les deux sexes, un objet de prédilection. Pendant que l'homme fume son cigare, fait avec du papier, la femme se délecte, de son côté, avec son *pajito*,

espèce de tuyau en paille dans lequel il y a du tabac de la Havane. L'odeur désagréable que laisse cette habitude à ceux qui la contractent et la malpropreté ordinaire de ces femmes, disposaient peu nos guerriers à la galanterie. Cependant les Français ne tardèrent pas à s'apercevoir de la préférence qu'on voulait bien leur accorder. Soit penchant naturel, soit besoin de faire diversion à leurs ennunis, ou bien même de soutenir une réputation depuis long-temps acquise, ils ne se montrèrent pas revêches, et de leur intimité avec le sexe découla cette source de bonheur et de malheur que nous eûmes à essuyer, dans ce pays, et que nous ferons connaître plus tard.

Mais, tout à l'heure, nous condamnions le goût que la nation espagnole

a pour la pipe. Ne pourrions-nous pas plutôt adresser des reproches à nos jeunes Français de ce qu'ils ont adopté un défaut qui est si peu en harmonie avec nos mœurs et leurs prétentions de plaire. C'est à l'époque du retour d'une foule de militaires dans leurs foyers, qu'est née chez la jeunesse française l'habitude de fumer; elle a cru se distinguer en contractant cette habitude que nos guerriers avaient prise pour se préserver de l'ennui, et que, sans doute, plusieurs d'entre eux voudraient aujourd'hui ne pas avoir. Quelles en sont les conséquences? L'oubli des convenances sociales; un éloignement presque invincible pour les réunions où les deux sexes se trouvent; l'absence des égards qu'on doit aux dames; la perte de cette urbanité qui distingue les Français,

chez lesquels l'art de plaire et de briller par une conversation spirituelle et enjouée est une des qualités les plus aimables. Comment se fait-il qu'un jeune homme qui, du reste, ne serait pas sans mérite, puisse, avec un peu de raison, consentir à se clouer la bouche une partie de la journée; ne l'entrouvrir que pour laisser échapper des flots de fumée et de crachats dégoûtans? Après avoir ainsi passé quelques heures de sa journée, forcé quelquefois de figurer dans un salon, il y apporte une insupportable odeur de tabac, dont les habits les plus soignés n'ont pu se défendre et qui donne aux dames qu'il approche une idée à peu près exacte de l'air qu'on respire dans une tabagie. Laissons donc aux Espagnols et à d'autres peuples un défaut qui peut convenir à leur indifférence

pour le sexe; mais nous, qui prétendons lui plaire, et qui apprécions les faveurs qu'il daigne nous accorder, continuons à mériter son suffrage, comme aussi la réputation d'une galanterie qui nous a valu tant de succès en tout genre.

La vieillesse est grondeuse, dit-on, c'est un point qui peut être accordé sans inconvénient; mais parfois sa censure est fondée, et les jeunes gens peuvent souvent tirer de ses gronderies des préceptes et des leçons que l'expérience, qui est quelque chose, n'a pu leur apprendre. Au surplus, celui qui se permet de leur donner, en passant, le conseil de ne pas fumer, est un jeune militaire qui a servi avec honneur sa patrie pendant dix ans, et qui n'a pas cru devoir contracter une habitude qui l'aurait éloigné d'un sexe qu'il ido-

lâtre parce qu'il contribue puissamment à notre bonheur.

Mais revenons aux Espagnols qui joignent à la passion qu'ils ont pour le tabac celle, non moins grande, qu'ils ont pour le combat du taureau. Pour se procurer ce spectacle l'Espagnol, sobre d'ailleurs, est capable de s'imposer toutes les privations, de supporter tous les besoins. Ce divertissement porte avec lui un degré de cruauté; mais il tient au caractère national : hommes, femmes et enfans de toutes les classes y courent en foule. Plus le nombre de *toreadores* (1) tués dans le combat est grand, et plus la fête a été belle. C'est avec un sourire calme que ce peuple montre sa cruauté, on pourrait même dire sa férocité. Il est plus

(1) Non que l'on donne à ceux qui luttent avec les taureaux.

que vraisemblable que ce genre d'exercice ne réussirait pas chez nous où tout ce qui ne ressemble pas à de douces emotions, à des tableaux agréables est peu fait pour nous plaire.

Le combat du taureau n'est pas le seul qu'il affectionne, et comme ce genre de fêtes est toujours très-dispendieux, et que le gouvernement ne les donne au peuple que pour le distraire d'autres choses, l'Espagnol se procure volontiers le plaisir de faire lutter des coqs, et quelquefois ces combats donnent lieu à de très-fortes gageures. Les personnages les plus marquans, les plus riches seigneurs, ne dédaignent pas de prendre part à ce genre d'amusement. Il est encore un aute exercice auquel se complaisent les habitans de la Navarre, de la Biscaye et de la vieille

Castille ; c'est celui du jeu de paume. Il est cependant vrai de dire que ce dernier amusement n'est goûté que par ceux qui sont les moins indolens.

Après cinq à six journées de marche qui suffirent à Jules pour le mettre à même de connaître les habitans et leurs costumes, il arriva, avec son régiment, à Miranda, petit village situé sur les bords de l'Ebre, et où ils prirent cantonnement.

De quelque côté qu'il tournât ses regards ou dirigeât ses pas, la misère la plus affreuse, la plus dégoûtante s'offrait à lui. C'était au point que, pour voir clair dans l'intérieur de sa chambre, il fallait ouvrir la porte ou la croisée, à laquelle il n'y avait point de vitres : l'usage des vitraux semble être proscrit dans cette province, où le froid est quelquefois

très-rigoureux. Ce fut au milieu des privations de toute espèce et de ce que la pauvreté peut offrir de plus hideux, que Jules passa le 1er janvier 1808. « Combien, se disait-il à lui-même, ce jour diffère ici du nôtre. On ne semble pas se douter en Espagne d'un renouvellement d'année, et en France, à cette époque, tout est en mouvement; toutes les passions, toutes les faussetés sont en jeu. Ce que l'imagination peut enfanter pour donner à la physionomie un air de vérité et de candeur, est essayé; et quoique tout le monde se fête, se caresse et se renouvelle l'assurance d'un sincère attachement, personne n'est dupe de toutes ces belles protestations, personne n'y croit. C'est un ancien usage admis parmi nous, et auquel on se conforme par habitude, et que les gens doués de quel-

que franchise redoutent, parce qu'il leur en coûte de donner à leurs paroles une expression qui, souvent, n'est pas en harmonie avec ce qui se passe au fond de leur cœur. Les enfans et les pauvres aiment le jour de l'an, parce qu'il apporte des étrennes; mais les riches et les grands le voient arriver avec un sentiment d'ennui. »

Quoique la position de Jules ne l'eût jamais mis dans le cas de désirer le premier jour de l'an, il sentit, pour la première fois de sa vie, un vide autour de lui. Autrefois, il s'était réjoui avec ses condisciples, des cadeaux qu'ils recevaient tous de leurs parens, aujourd'hui il s'attristait, avec ses frères d'armes qui, éloignés de leurs familles, ne pouvaient recevoir ou exprimer les félicitations consacrées par l'usage. Jules était destiné à n'éprouver rien de semblable

à ce qui était commun à la plupart des autres hommes. Condamné à tout voir, tout entendre, on pouvait le comparer à un étranger. Il se disait : « Ma famille n'est pas de ce pays... j'ignore les lieux qu'elle habite.... je ne sais ce... » et il s'arrêtait de crainte que l'écho ne fit connaître ses peines. Il préférait les renfermer en lui-même ; il aimait mieux les cacher que de les communiquer à des hommes dont la légèreté lui était connue. Il possédait un veritable ami dans M. Berton, et il savait que rarement on est assez heureux pour en trouver un second. Celui-là suffisait donc à son ambition, et il se contentait d'avoir, avec la plupart des hommes, de ces relations de convenance et de pure politesse; mais quelque disposé qu'il fût à accorder son entière amitié, il s'en abstenait, parce qu'il

était convaincu que le repentir suivrait de près sa confiance.

Combien l'homme est à plaindre par l'état de contrainte qui lui est imposé! et qu'il est heureux celui qui peut s'en affranchir! Obligé de renfermer en lui-même ses chagrins, le malheureux en reste abreuvé, tandis que s'il les confiait à son semblable, le poids en serait bien moins accablant; mais l'espèce humaine est-elle toujours bien disposée à accueillir l'infortune avec bienveillance?

On nous dira que Jules n'ayant commis aucune faute, n'étant pas criminel, n'avait rien à redouter en confiant ses peines. Non, sans doute, il n'avait pas directement de reproches à s'adresser, et les personnes qui le connaissaient n'étaient pas non plus en droit de lui en faire; mais ne

rend-on pas les enfans responsables des fautes de leurs parens, et le père à son tour n'est-il pas flétri par les crimes de son fils?... Par ce préjugé infâme, qui règne encore de nos jours, une famille entière peut gémir de la faute d'un de ses membres, comme si les fautes n'étaient pas personnelles, comme si elles ne devaient pas rejaillir seulement sur ceux qui les ont commises. Ceci est encore un abus que nous signalons à notre siècle, et duquel nous devrions avoir le bon esprit de nous défaire. Comment se fait-il que nous tolérions des opinions aussi érronées lorsque nous sommes menacés à chaque instant d'en être les victimes?

Jules trouva que les Espagnols étaient plongés dans le plus grand état d'abrutissement; fanatiques et entêtés, comme le sont générale-

ment les ignorans, il lui sembla qu'ils étaient peu disposés à croire autre chose que ce que leur débitaient ceux en qui ils ont mis leur entière confiance, c'est-à-dire les moines; car les moines seuls les font mouvoir comme ils veulent. Il est à présumer que cette influence conduirait ce peuple à quelque chose de bien, si ceux qui l'exercent sur lui avaient eux-mêmes quelques degrés d'instruction; mais les moines espagnols sont dans un état d'ignorance extrême; la plupart ne savent pas même lire, et on se convaincra facilement de cette vérité, lorsqu'on saura que ceux qui entrent dans les couvens ne sont que de malheureux paysans qui cherchent, ainsi, à s'affranchir du besoin de travailler pour vivre. La paresse, qui enfante tous les vices, qui conduit à tous les crimes, peuple

les monastéres de ce beau pays. De là le degré d'abrutissement de la nation, qui ne se compose presque que de religieux de tous les ordres, et dans lesquels on ne compte pas une seule capacité, pas un seul talent. Ce sont pourtant ces hommes qui font mouvoir les Espagnols, si toutefois on peut considérer comme susceptibles d'être mûs des êtres qui, enveloppés dans leur manteau, passent leur temps à fumer leur cigare ou à dormir. Pauvre peuple!!...

Après un court séjour à Miranda, nos troupes en partirent pour se rendre à Valladolid, où elles ne tardèrent pas d'arriver. En entrant dans cette ville, Jules songea à Gil-Blas et au docteur Sangrado. Les habitans d'une ville qui fut le théâtre des premiers exploits de l'espiègle Santillanne, devaient avoir dans le ca-

ractère quelque chose de l'originalité que l'immortel Lesage prête à ses personnages. Notre héros pénétra dans cette ville, non comme Scarron fait entrer ses acteurs dans la ville du Mans et sur une carriole, mais bien avec son régiment, et en serre-file, derrière la première section de la compagnie à laquelle il appartenait. Cette entrée triomphante de nos futurs conquérans n'offre pas au lecteur un tableau aussi comique que l'autre, mais elle est plus conforme à la position de notre personnage.

Les nobles Castillans étaient à leurs balcons, et s'il leur était agréable de voir entrer dans leur ville des régimens dont la tenue contrastait d'une manière avantageuse avec celle de leurs troupes, nos guerriers n'étaient pas fâchés, à leur tour, de

la satisfaction que produisait, sur la physionomie des femmes, leur tournure martiale. Les Français voyaient avec un sentiment de joie l'impression favorable qu'ils faisaient sur le beau sexe; et comme la profession des armes porte avec elle la courtoisie, qui en est inséparable, ils se promirent de le venger de l'affront qu'on lui faisait en le négligeant. Après Burgos, Valladolid était la première grande ville dans laquelle pénétraient les Français, et celle-ci étant beaucoup plus considérable que l'autre, offrait un aspect plus imposant.

Ce fut dans cette dernière ville que s'effectua l'organisation définitive du corps d'armée qui se trouvait placé sous les ordres du comte Dupont et duquel, comme nous l'avons déjà dit, faisait partie la cinquième légion. Trois divisions s'y réunirent. Nous

croyons inutile d'entrer dans les minutieux détails de cette organisation. Notre intention n'est point de décrire les événemens de toute la campagne; mais seulement ceux qui ont eu quelque influence sur la destinée de notre héros.

Valladolid est une grande ville mal batie et mal percée. Une cinquantaine de couvens, très-vastes, augmentent encore son étendue, et on fait peu de pas sans rencontrer dans les rues, des moines de différens ordres qui, plus gras et plus sales les uns que les autres, montrent sur leur physionomie la luxure et l'idiotisme. C'est en voyant cette multitude inombrable de fainéans, qu'on regrette l'apathie de ce gouvernement qui laisse ainsi s'enfouir dans les monastères tant de gens qui, en travaillant, rendraient de vérita-

bles services à l'Etat et contribueraient efficacement à sa puissance. L'Espagne attendait tout de ses colonies comme les moines attendaient tout de la richesse de leurs couvens. Aujourd'hui que, privés de cette première ressource, les religieux commencent à craindre pour leurs trésors, ils usent de toute leur influence pour dominer le peuple et la nation entière.

Depuis long-temps, la France et l'Europe même connaissent l'étendue de la domination monacale en Espagne; mais il est une chose digne de rëmarque, à laquelle beaucoup de personnes se refusent de croire, parce qu'elle est infâme, et qui pourtant est de toute vérité. Elle confirmera l'espèce de dégoût que doivent inspirer des hommes qui, sous le prétexte de vouer leur existence aux saints mystères de notre

religion, ne se couvrent d'un cilice que pour assouvir avec plus de facilité leurs passions éhontées. Plus d'une fois, nous avions entendu parler de la complaisance avec laquelle les hommes laissaient leurs femmes, ou leurs filles, enfermées plusieurs heures de suite avec ces confesseurs de nouvelle trempe qui, pour ne pas être interrompus dans leurs mystiques fonctions, laissaient leurs sandales à la porte de la chambre, annonçant, par cet indice, que l'on ne devait pas entrer. Eh bien! ce fait est réel; et si la méfiance ou des soupçons portaient les parens ou les maris à franchir la barrière qu'on leur opposait, les prisons de l'Inquisition les attendaient: C'était dans un auto-dafé qu'ils trouvaient un châtiment proportionné à leur prétendu crime. Les circontances

que nous rapportons ici sont éxactes, nous nous sommes convaincus qu'elles existaient et il n'est pas un Français qui, ayant pénétré en Espagne à l'époque dont nous parlons, n'ait été dans le cas de s'assurer par lui-même de la vérité de notre assertion.

Cet ordre de choses ne pouvait exister en notre présence, aussi contribuâmes nous à le faire cesser. Les femmes nous en remercièrent; mais nous n'assurons pas que ce fut de bonne foi. Quant aux maris ils durent nous en avoir de la reconnaissance; car les moines se déclarèrent nos mortels ennemis et nous ne pouvions en avoir de plus terribles à redouter. Ce fut aussi l'une des circonstances qui nous mit dans le cas d'apprécier leur importance et leur pouvoir. Si, dans le moment,

nous jouîmes du fruit de notre victoire, nous payâmes bien cher, plus tard, l'étendue de notre témérité.

Nous avons dit que les maris éprouvèrent pour notre conduite un sentiment de gratitude; mais ce sentiment ne tarda pas à se convertir en haine. Ils s'aperçurent bientôt qu'il n'y avait eu qu'un changement entre les bons pères et nous : la différence consistait seulement en ce que les moines employaient quelquefois, pour réussir auprès des femmes, le pouvoir dont ils étaient armés et que nous ne devions, au contraire, les faveurs qu'elles voulaient bien nous accorder, qu'à nos manières polies et à notre excessive galanterie. Il résulta de notre générosité que nous nous fîmes, dans la nation, deux im-

placables ennemis et que nous n'eûmes pour nous que les femmes. Elles nous aimèrent passionnément et nous prouvèrent qu'elles étaient douées d'un cœur tout aussi sensible que les Italiennes, les Allemandes, etc., etc.... Arrêtons nous : car le nombre de nos conquêtes amoureuses, pourrait peut-être égaler celui de nos victoires. Partout aimable, partout généreuse, la nation française à su mériter et justifier sa réputation de galanterie et de loyauté. Nous n'avions pas voulu devier de nos principesen Espagne; et quoique nous nous aperçussions de la perte que nous faisions du côté des hommes, nous nous en consolions facilement en songeant que nous en étions dédommagés du côté des femmes. Elles nous portaient un véritable in-

térêt ; et ce fut toujours auprès de ce sexe enchanteur que le Français oublia ses chagrins.

Cependant notre position en Espagne n'avait rien d'hostile. Nous étions reçus partout à bras ouverts, et, en général, on nous considérait comme de bons amis, quoique dans son intérieur, le mari observât davantage sa femme, et l'amant sa maîtreste ; mais cette surveillance, très-grave pour ce peuple, était pour nous une pure plaisanterie. Nous introduisions partout nos goûts et nos habitudes. La surveillance des duègnes était illusoire. Les grilles et les verroux tombaient à notre approche, et, par déférence, on n'aurait pas osé nous dire que ces dames n'étaient pas visibles. Nous les approchions à toutes les heures du jour : quelquefois même le moment de la



sieste, si essentiel pour les Espagnols, nous était consacré par leurs aimables compagnes, et nous les avons plus d'une fois convaincue qu'il était possible de mieux employer ce moment qu'à dormir. Ces instans si doux, que notre galanterie savait si bien utiliser, seront, sans doute, longtemps regrettés par elles.

Souvent après avoir dormi de midi à trois heures, qui est le moment de la forte chaleur, l'Espagnol passe gaîment sa nuit sous les croisées de sa maîtresse. Enveloppé dans son manteau, sa guittare à la main, et appuyé contre un mur, il chante ses amours, en s'accompagnant de son instrument. L'idée qu'il peut être entendu ou vu de celle qu'il adore met le comble à son bonheur, et, pour prolonger ce doux ravissement qui, chez lui, tient du délire, il passe et



repasse, dans le jour, sous les fenêtres de sa belle, et se trouve heureux par la pensée qu'il en a été aperçu. Nos Français, plus entreprenans, ne se contentent point de cette espèce de galanterie, il leur en faut une qui soit plus positive, et celle-là aussi convenait mieux aux dames espagnoles.

Jules qui, comme nous l'avons dit, avait tout ce qu'il faut pour plaire, avait réussi à gagner les bonnes grâces d'une des plus belles femmes de Valladolid. C'était l'épouse d'un des principaux habitans de cette ville; et le mari, homme confiant, avait lui-même contribué à son infortune, en attirant chez lui ce jeune officier qu'il s'était empressé de mettre en rapport avec sa compagne. Le prétexte de faire ensemble de la musique leur facilitait de fréquens tête-à-tête, qui

n'étaient pas toujours innocens, et qu'ils ne consacraient pas entièrement au culte d'Euterpe.

Un officier supérieur qui n'avait pu voir cette dame sans éprouver pour elle une vive passion, et qu'un mortel dépit animait contre son heureux rival, cherchait, depuis long-temps, une occasion favorable de se venger d'une préférence qu'il n'avait pas su mériter, et qui choquait son amour-propre, en même temps qu'elle blessait, suivant lui, toutes les convenances : car enfin, se disait-il à lui-même, une femme qui a quelque mérite doit toujours distinguer le rang, et un petit sous-lieutenant ne saurait l'emporter sur un homme qui porte les épaulettes à graines d'épinards. M. Durotu, tel est le nom de notre colonel mécontent, raisonnait dans ses intérêts seu-

lement, et ne se donnait pas la peine de réfléchir qu'une femme pense aussi aux siens, lorsqu'elle préfère un beau jeune homme, quelque soit au reste son rang, à un vieux guerrier qui n'a à lui offrir que le souvenir de ce qu'il a été. La position élevée du colonel le mettait dans le cas de surveiller la conduite de Jules; mais comme son service n'était jamais en souffrance, il n'avait pu le punir, quoiqu'il en cherchât l'occasion. Cette circonstance ne se présentait pas, et il est même vraisemblable qu'elle ne se serait jamais offerte. Bien convaincu de cette vérité, M. Durotu chercha, dans les relations de son rival, quelques renseignemens qui pussent servir ses projets. Les camarades de Jules n'avaient pas de motifs directs de lui en vouloir; mais, comme la plupart des hommes, ils étaient jaloux

de son mérite. On savait que Jules n'était pas avoué par sa famille : on allait même jusqu'à douter qu'il en eût une, et cette circonstance, révélée inconsidérément à son ennemi, et sans avoir l'intention de lui nuire parce qu'on ne le détestait pas assez pour lui vouloir du mal, fut un trait de lumière pour un homme qui voulait, à tout prix, humilier celui qu'on osait lui préférer.

Le premier usage que fit M. Durotu de la nouvelle qu'il venait d'apprendre, fut de chercher à répandre de la défaveur sur le caractère de notre héros. Il le peignit à l'Espagnol sous les couleurs les plus noires; mais au lieu de lui nuire dans l'esprit de cet époux, il le servit au point de lui être indispensablement nécessaire. Ce mari confiant ne vit, dans les griefs qu'on imputait à Ju-

les, que des motifs de le chérir davantage, et dans la colère outrée de son rival, que des raisons de s'en méfier. Quant à sa douce et chaste compagne, elle n'en idolâtra que plus son jeune amant.

Les tentatives que venait de faire M. Durotu ayant été infructueuses, il ne vit d'autre moyen de vengeance que dans l'humiliation du jeune sous-lieutenant; et, pour qu'elle égalât sa rage, il attendit que, réuni à l'heure de la parade, tout le corps d'officiers pût être témoin de la mortification qu'il lui préparait, et là il demanda à Jules, d'un air moqueur, si la famille des *Dircht* comptait dans l'armée beaucoup d'officiers de mérite, où s'il n'espérait pas jeter lui-même du lustre sur un nom qui n'était pas connu. Notre jeune officier sentit tout ce qu'il y avait de piquant

dans cette interpellation; et, comme il lui parut indispensable d'y répondre, il le fit avec ce ton de respect qu'un subordonné doit toujours conserver vis-à-vis de son chef; mais cependant avec dignité. En regardant son interlocuteur, avec ce sentiment d'une noble fierté qui nous place toujours au-dessus d'une offense, il lui dit que si sa famille ne comptait pas beaucoup d'hommes de mérite sous les armes, il pouvait cependant assurer que, parmi ses membres, il s'en trouverait vraisemblablement un qui s'élèverait un jour à la hauteur du mérite de son colonel, s'il ne le dépassait pas. Les éclats de rire des spectateurs firent sentir à M. Durotu qu'ils n'étaient pas de son côté, et il lui parut au moins convenable d'y mettre la raison comme étant le plus fort. Il ordonna sur-le-

champ les arrêts de rigueur à son jeune antagoniste. Jules remit son épée à l'adjudant qui vint la lui demander, et se rendit dans sa chambre pour y subir une peine qu'il était loin d'avoir méritée, et qu'il ne pensait lui avoir encore été suscitée que par ce manque de naissance qui déjà lui avait occasionné tant de peines.

On sut bientôt dans la ville qu'il venait d'être mis aux arrêts, et son amante ne fut pas la dernière à l'apprendre. Il semble que les chagrins qu'éprouve l'objet aimé, nous le rendent plus cher encore, et comme cette dame voyait, dans cette punition, un châtiment qu'elle avait occasionné, quoique bien innocemment, elle l'en aima davantage, et chercha toutes les occasions de l'en dédommager. Un factionnaire avait été placé à la porte de sa chambre,

et avait reçu la consigne de n'y laisser entrer personne. Malgré cette difficulté, son amante y pénétra; et comme toutes les ruses sont permises en amour, elle sut en employer assez pour consacrer à Jules tous ses momens, et lui faire même chérir sa captivitée.

Ce ne fut pas sans un sentiment de colère que Jules apprit, de cette dame, la conduite peu délicate qu'avait tenue, vis-à-vis d'elle et de son mari, son infâme rival. Il se promit, en son particulier, d'en tirer une juste vengeance. « Eh quoi! se disait-il à lui-même, une différence de grade mettrait, entre les hommes, une si grande distance que celui en faveur duquel la fortune ou le hasard en aurait disposé, se croirait le droit de nous humilier?.... La providence n'aurait placé les moins favo-

risés dans la dépendance continuelle des premiers, que pour supporter toutes les offenses, toutes les avanies, sans avoir le droit de s'en venger, sans avoir même celui de s'en plaindre?.... Non ! il ne saurait en être ainsi, et si les hommes, par un raffinement de cruauté qui est insupportable à tout être doué de quelque énergie, veulent ainsi maîtriser les actions du plus grand nombre, c'est à celui-ci à secouer le joug de cette espèce de servitude. Je saurai prouver à M. Durotu, que la raison du plus fort n'est pas toujours la meilleure et s'il l'a pensé un moment, je veux le ranger de mon avis. Nous verrons, nous verrons...»

Il persista, dans ses projets de vengeance, malgré tout ce que put lui dire celle qui avait occasionné sa mésaventure. « Il est des injures,

lui disait-il, qu'un honnête homme ne saurait supporter sans honte, et la noble profession des armes que j'ai embrassée n'admet aucune restriction. Une insulte ne doit pas être tolérée et celui qui n'en tirerait pas une entière satisfaction devrait renoncer à porter une épée. Je m'étais bien promis, de ne faire usage de la mienne que contre les ennemis de ma patrie; mais une fatalité, que vainement j'ai voulu fuir, m'a déjà placé une fois dans la cruelle nécessité de m'en servir pour une cause étrangère au service de mon pays, pour ne pas être déshonoré, et, dans cette situation, je n'ai pas cru devoir hésiter. Mon honneur m'est aussi cher qu'il peut l'être à tout autre, et si je n'ai pas à soutenir l'éclat d'un sang illustre, je dois défendre au moins celui qui est peut-

être appelé à devenir le premier de sa famille; et quand bien même ma famille s'éteindrait avec moi, n'ai-je pas une ame comme un autre et ma fierté à soutenir?.... »

Les règlemens militaires prescrivent aux officiers, mis aux arrêts, d'aller remercier ceux qui les leur ont infligés, immédiatement après qu'ils ont été levés. Jules se conformait à tous les ordres quelques rigides qu'ils fussent. Quelque pen disposé qu'il se trouvât à aller faire une visite à celui qui avait eu l'intention de le molester, et surtout pour le remercier d'une punition injuste, il se rendit chez M. Durotu aussitôt après qu'on lui eût rendue son épée.

Cet officier supérieur était à déjeûner avec deux officiers du régiment de Jules, lorsque celui-ci se présenta. M. Durotu, reçut la poli-

tesse de notre héros avec ce ton de supériorité qui blesse toujours celui vis-à-vis duquel on l'emploie ; et à ce premier oubli de tous les devoirs, que se doit à lui-même l'homme qui occupe un rang dans le monde, ce chef ajouta de nouvelles injures aux premières et se servit même d'expressions tellement inconvenantes, que ses convives en parurent indignés.

Ce fut dans le plus profond silence que Jules écouta les sottises de de ce chef, et l'indignation que lui inspira une aussi infâme conduite, étant parvenue à son comble, il éclata enfin en ces termes : « Vous avez cru, monsieur, devoir m'infliger des arrêts que vous seul aviez mérité, et, en me les ordonnant, vous avez usé d'un droit que vous donne votre grade. Sans considérer s'ils étaient

justes ou non, je les ai subis, et en venant vous remercier de votre iniquité, je me suis montré entièrement soumis à des règles qui ne sont pas tuojours celles du sens commun, ni de la justice. Quoiqu'il en soit, j'ai obéi. Je vous laisse à penser si c'est de bonne volonté. En me montrant juste observateur de la discipline militaire et des règles de la politesse, je me suis mis au-dessus de vous, et cependant, comme mon chef, vous deviez me prouver que vous les connaissiez mieux que moi. En vous conférant un grade qui vous donne de la supériorité sur d'autres hommes, on vous a mis aussi dans la nécessité, je dois dire même dans l'obligation, de n'en pas abuser. Vous m'avez convaincu que vous ne saviez pas vous en servir pour vous faire respecter, et que les convenances auxquelles s'as-

sujétissent volontairement tous les individus, vous étaient absolument inconnues. Rien n'est sacré pour vous. Abus d'autorité, oubli total des bienséances, voilà, monsieur, ce que vous opposez à ma conduite.... Il n'est, entre militaires, qu'un seul moyen de rendre la partie égale, et celui-là est aussi celui qu'emploient tous ceux qui sont placés dans notre position. L'un et l'autre nous portons l'uniforme et l'épée; sous cet habit que décore plus ou moins de broderies, nous avons, du moins je le pense, un cœur qui se souleverait à l'idée d'une lâcheté. Les armes que nous portons et qui, je le sens, ne devraient être tirées que contre les ennemis de notre patrie, servent quelquefois aussi à rapprocher les rangs, à égaler les prétentions. Vous m'avez insulté. Vous ne me refuserez

point, sans doute, la satisfaction que votre nouvelle conduite à mon égard, me donne lieu d'attendre. Je le demande comme le seul moyen qui vous reste de réparer une partie du mal que vous avez eu l'intention de me faire, et comme une preuve que vous n'êtes pas le plus lâche des hommes. »

La profession de foi que venait de faire Jules était trop juste et trop généralement adoptée parmi les militaires pour que son adversaire se crut autorisé à lui refuser une réparation, et il la devait d'autant plus volontiers que l'offense avait été publique, et qu'en présence même de deux officiers, on venait lui en demander raison. Jules, étant l'offensé, avait le choix des armes. Déterminé par un nouveau sentiment de générosité, il le laissa à son ennemi, qui se prononça pour l'épée : les deux officiers

présens furent choisis pour témoins. Ils se rendirent, tous les quatre, dans un lieu isolé et hors de la ville. M. Durotu continua son indécent persifflage. Jules n'y opposa que le plus grand calme et l'expression du plus profond mépris.

Rendu sur le terrain, et ne se démentant pas, M. Durotu demanda à Jules, si la marque qu'il devait lui faire avec son épée n'ajouterait pas un nouveau droit à ses prétentions auprès du sexe. « La ligne que je me propose de tracer sur votre figure, ajouta-t-il, donnera à votre physionomie ce qui lui manque d'intéressant et vous m'aurez l'obligation de pouvoir dire que vous l'avez reçue de l'ennemi : car il est du bon ton d'avoir une blessure dans une partie apparente du corps. Ne voulant pas priver le sexe d'un aimable consola-

teur, et votre famille d'un illustre héritier, je me contenterai d'ajouter un petit agrément à votre visage. » Il terminait ces paroles en quittant ses vêtemens. Jules ne lui répondit qu'en mettant le fer à la main, parant la botte qu'il lui portait et faisant voler au loin l'arme qu'il dirigeait contre lui.

« Relevez votre épée, lui dit Jules, et tâchez de mieux l'assujettir dans vos mains. » La honte et la colère vinrent ajouter de nouvelles forces à la rage qui dominait en cet instant M. Durotu, et s'étant de nouveau saisi de son arme, il essaya d'en atteindre son rival.

M. Durotu était très-fort sur l'escrime; mais la colère qui l'aveuglait lui fit perdre, dans ce moment, ce qu'il aurait eu d'avantages sur un adversaire qui ne lui opposait que le

plus imperturbable sang-froid. Jules se contenta long-temps de couvrir son corps des atteintes fréquentes que lui portait son ennemi, et ayant reçu une légère blessure, il se détermina enfin à faire usage de tous ses avantages. Au moment ou M. Durotu lui portait un coup qui devait indubitablement le traverser, et qu'il para fort heureusement pour lui. Il aperçut que son rival était entièrement à découvert; il lui allongea alors un coup droit qui l'atteignit au-dessus du cœur, et le fit tomber baigné dans son sang.

Ici le sentiment de la vengeance ou de l'animosité s'éteignit pour faire place à celui de l'humanité. Jules se précipita sur le corps de son antagoniste, arrêta les flots de sang qui découlaient de sa blessure, au moyen de linges qu'il se procura en déchirant

sa chemise, et, aidé de ses deux camarades, il transporta le blessé chez lui.

L'un des officiers de santé qui appartenait à la garnison fut appelé, et appliqua le premier appareil. Consulté par Jules sur le danger du blessé, il répondit ne pouvoir prononcer avant le lendemain, attendu que tout dépendait du progrès que ferait le mal dans cet espace de temps. Cet infortuné jeune homme, plongé dans la plus vive affliction, et hors d'état de prendre aucun repos jusqu'au moment qui devait le tirer de toute inquiétude, se détermina à veiller auprès de celui dont il eût voulu éprouver le sort. Le plus profond silence avait été recommandé au malade, et il ne lui échappait pas un seul soupir que Jules ne craignît que ce ne fût le dernier. Placé dans cet état d'une cruelle alternative, il passa la

nuit avec le médecin et une garde qu'on avait placée auprès du malade. Quelques instans avant le jour, une respiration assez précipitée annonça une crise des plus violentes. En effet, le malade luttait vainement contre la mort : il expira dans les bras de celui qui, en lui arrachant la vie, privait de toutes ressources une malheureuse épouse et deux enfans en bas âge, dont cet officier supérieur était l'unique soutien. M. Durotu comptait vingt-huit années de services honorables; mais d'après notre législation, les infortunés qu'il laissait après lui ne pouvaient prétendre à une pension, et restaient désormais sans appui comme sans moyens d'existence.

Ainsi, se dit Jules, s'accomplit ma triste destinée, qui est d'être le fléau de tout ce qui m'approche et de

tout ce qui me connaît. Semblable à un pestiféré, je flétris ce que je touche ou suis nuisible à ce qui m'entoure. Dénué de parens, je porte le trouble et la désolation dans les familles, et lorsque je ne contribue qu'à faire répandre de larmes, je n'ai personne au monde qui en verse pour moi. Seul, isolé, je suis le plus à plaindre des hommes, et cependant les autres inspirent un véritable intérêt. Tout le monde se porte quelque affection, et personne ne me chérit. Fatale existence qui me cause tant des peines, et qui en occasionne tant à ceux qui sont liés à ceux-là qui me la reprochent, pourquoi m'as-tu été donnée, ou plutôt pourquoi n'en suis-je pas délivré!...

CHAPITRE VIII.

Bataille à laquelle assiste notre héros.

Le régiment de Jules reçut l'ordre de quitter Valladolid, et ce départ vint le tirer de ses tristes réflexions. La joie, qui éclatait de toutes parts sur la physionomie des habitans, et à cause du passage de nos troupes, vint, pour quelques instans, faire diversion à ses ennuis. Cependant, plus en proie que jamais à une noire mélancolie, il s'éloigna de la société de ses camarades. Ce fut dans l'étude des meilleurs auteurs espagnols qu'il chercha une

ressource contre les peines qui le dévoraient.

Nos troupes firent plusieurs mouvemens. Nous croyons inutile de les rapporter, seulement nous ferons remarquer que, lorsque la division Vedel, dont Jules faisait partie, arriva à l'Escurial, elle forma la haie pour y recevoir Charles IV et Marie-Louise, qui venaient l'un et l'autre se réfugier en France, et y demander asile et protection contre la prétention du prince Ferdinand leur fils. Le régiment de Jules vint se cantonner aux environs de Madrid; et comme le lecteur peut se procurer autre part qu'ici, s'il le désire, le plaisir de faire connaissance avec cette capitale, nous lui demanderons la permission de n'en pas parler.

Cependant, nous ne pouvons nous

abstenir de dire un mot de la promenade du Prado, qui est le rendez-vous de la bonne compagnie de la capitale des Espagnes. Huit rangées d'arbres fort resserrés sur les côtés, forment, dans le milieu, une vaste allée principale où se promènent les piétons, et autour de laquelle circulent de forts beaux équipages attelés de belles mules. Cette disposition fait de ce lieu une promenade très-agréable. De belles fontaines en marbre, et placées de distance en distance, viennent rafraîchir agréablement l'atmosphère. C'est là qu'il est permis de se faire une véritable idée de la coquetterie des dames espagnoles, de leur mise élégante, de la richesse de leur taille, et de la jolie forme de leurs pieds, comme aussi de la grâce dont elles accompagnent tous les mouvemens de leur éventail. Ce petit meuble,

dont la plupart des dames des autres pays ne se servent que pour se procurer du frais, est, pour l'Espagnole, le meuble par excellence. C'est par son intermédiaire qu'elle donne ou accepte un rendez-vous, en présence même des témoins les plus incommodes, sans que pour cela ils puissent y trouver le plus petit mot à dire. L'éventail est le *nec plus ultrà* de la toilette en Espagne; et plus d'un amant a dû son bonheur à cet indispensable et discret confident.

Un jour qu'après avoir dîné à la *Plasa del Sol*, chez l'un des premiers restaurateurs de la ville, et avec quelques jeunes Espagnols de sa connaissance, Jules se promenait avec eux au Prado. Son attention se porta sur une créature céleste qui marchait à côté d'une femme d'un

certain âge, et qui paraissait être sa mère. Tous les regards se dirigeaient sur cette jeune beauté, et une foule nombreuse de jeunes seigneurs se pressait autour d'elle comme pour l'admirer. Un léger murmure, sortant de la bouche des femmes, semblait lui contester des avantages que les hommes ne lui reconnaissaient que trop bien à leur préjudice, et qui, par cela même, ne méritaient pas leur approbation. Un sentiment de curiosité, bien naturel à son âge, porta Jules à demander quelle était cette belle inconnue. « C'est Mariquita, lui répondit-on ; la plus jolie comme la plus aimable de nos courtisanes. Par son esprit et ses grâces enchanteresses, elle attire chez elle l'élite de nos grands seigneurs, et, vieux comme jeunes, chacun brigue ses faveurs. On croit qu'un person-

nage du plus haut rang fournit aux dépenses de sa maison, qui est le rendez-vous de la bonne société. La femme que vous voyez auprès d'elle est sa tante; la chronique va jusqu'à dire que c'est sa mère. On croit que, déterminée par un dernier sentiment de honte, et pour ne pas avoir l'air de tolérer ainsi la conduite de sa fille, elle s'est décidée à déguiser, sous un autre titre, le lien qui l'unit à cette charmante enfant. Au surplus, si vous voulez faire connaissance avec ces dames ce soir, après la promenade, nous pourrons nous présenter chez elles. Jules accepta volontiers une proposition faite de si bonne grâce, et qui pouvait lui offrir quelque distraction pendant son séjour dans les environs de Madrid. Deux fois la charmante Mariquita passa à côté de Jules, et deux fois

notre héros réunit ses suffrages à la foule qui la proclamait la plus belle.

Enfin l'heure de quitter la promenade étant arrivée, Jules et ses amis se rendirent chez l'agaçante courtisane. Elle logeait dans un des plus beaux quartiers de Madrid, et l'air d'opulence qu'on remarquait en entrant dans l'hôtel qu'elle habitait, faisait présumer que les personnes qui y résidaient devaient être fortunées. Un domestique à livrée annonça ces messieurs lorsqu'ils se présentèrent. Les dames de la maison avaient déjà, auprès d'elles, une petite société qui bientôt s'augmenta ; et à l'accueil flatteur que reçurent Jules et ses compagnons, ce premier dût être convaincu que ses amis étaient avantageusement connus. Une conversation agréable s'en-

gagea, et il fut aisé à Jules de remarquer qu'aux attraits extérieurs dont la nature avait favorisé Mariquita, elle joignait beaucoup d'esprit. Par l'exécution, sur son piano, de nos meilleurs morceaux de musique, elle se montra célèbre virtuose. Enfin un très-joli soupé dont elle fit les honneurs avec une grace infinie, vint mettre le complément à cette soirée agréable. Il fallut se séparer, et ce ne fût pas sans regrets. Jules demanda et obtint la permission de venir voir aussi souvent qu'il le voudrait la divinité de ce temple. Il y fût même engagé par Mariquita d'une manière toute pressante. Notre héros rentra dans son cantonnement, qui n'était situé qu'à une très-petite distance de la capitale, la tête pleine des attraits de la belle Espagnole et décidé à cultiver sa connaissance.

Le lendemain et les jours suivans, Jules retourna à Madrid et vit la belle Mariquita. De cette habitude de se voir souvent, il en résulta bientôt après un besoin. Mariquita n'avait pas été indifférente au mérite du jeune Français. Ils devinrent indispensables l'un à l'autre. Enfin Jules goûta auprès de la charmante *segnorita*, tous les plaisirs imaginables.....

Cependant le grand duc de Berg, en qualité de lieutenant-général du royaume, occupait Madrid et y passait de fréquentes revues de nos troupes. Doué d'un physique des plus agréables, ce prince prenait plaisir à se montrer en public sous les plus riches, comme sous les plus avantageux costumes. Le plus grand luxe l'entourait, et sa conduite en Espagne ne semblait pas justifier l'opinion

qu'on avait conçue de lui; ce qui faisait regretter aux Français comme aux Espagnols de n'avoir pas un autre chef. Si les troupes Françaises étaient favorisées, celles de l'armée espagnole manquaient de tout, et le mécontentement était tel que chaque jour les soldats désertaient pour se rendre au camp de Saint-Roch où l'on était averti que se réunissaient les mécontens. Toutes les plaintes, toutes les observations que purent faire les chefs espagnols, furent vaines. Murat persista dans sa conduite, qui était loin de plaire à la nation chez laquelle on nous considérait comme amis, et les soldats espagnols avec leurs officiers quittèrent la capitale. On ne prit aucune mesure pour arrêter cette désertion, ou, tout au moins, pour empêcher qu'elle ne fut motivée. Les symptômes de la

haine que commençaient à nous porter les Espagnols éclataient de toutes parts. Nous étions sur un volcan, l'éruption ne pouvait être éloignée. Nous ne tardâmes pas à en ressentir les cruels effets.

La journée du 2 mai 1808 devait nous être fatale : car on nous avait préparé, dans Madrid et les cantonnemens circonvoisins, une nouvelle Sainte-Barthelemy. Averti à temps, le prince se mit en mesure et, dès la veille au soir, les postes furent doublés et toutes les troupes passèrent la nuit sous les armes. Les paysans des environs qui devaient contribuer au succès de cette échauffourée, en se présentant le matin aux portes de la ville, munis de poignards, furent arrêtés. On fit des charges de cavalerie dans les rues, et quelques coups de canon chargés à mitraille en im-

posèrent aux mutins. Des arrestations eurent lieu. Plusieurs citoyens furent même fusillés. Une proclamation du grand duc de Berg, concernant les réunions ou attroupemens, et qui condamnait à être passé par les armes quiconque enfreindrait ses ordres, fut une mesure de vigueur qui empêcha que le sort qu'on nous destinait ne se réalisât. Mais il y avait eu une première tentative et il était peu probable qu'on en resterait là. Au lieu de calmer les esprits, on se fit un plaisir de les aigrir; et pendant que les troupes du camp de Saint-Roch devenaient formidables et s'organisaient pour venir nous combattre, nous les laissions tranquillement se réunir et se préparer à venir nous livrer bataille.

Vers la fin de mai 1808, le lieutenant-général comte Dupont reçut,

du grand duc de Berg, l'ordre de se diriger avec le deuxième corps d'armée sur Cadix. Il traversa la Manche, les défilés de la Sierra-Morena; et, à une faible distance de Cordoue, au pont d'Alcolea, il rencontra l'ennemi et le culbuta. A cette époque, son armée, forte de deux divisions d'infanterie, commandées par les généraux Barbou et Rouyer, était composée des marins de la garde impériale sous le commandement du capitaine de vaisseau d'Augier, d'une division de cavalerie, sous les ordres du lieutenant-général baron Fresia, d'un détachement de gendarmerie, et d'une artillerie proportionnée, sous les ordres du général Faultrier. Ces deux divisions présentaient un effectit de sept mille hommes.

Lorsque le général Dupont rencontra l'ennemi au pont d'Alcolea,

sous les ordres du général Eschavarias, il eut à lutter contre une armée de quarante-cinq à cinquante mille hommes, qui avait à sa disposition à-peu-près une cinquantaine de bouches à feu, et qui était maîtresse de toutes les positions. Cette masse de soldats et de paysans, malgré sa résistance, ne put arrêter la marche de nos troupes. La garde de Paris, sous les ordres de son brave major Estève, officier supérieur du plus grand mérite, et les marins de la garde, culbutèrent les Espagnols et les refoulèrent dans Cordoue. Les habitans, qui étaient venus sur les hauteurs pour être témoins de la victoire de leurs troupes, rentrèrent pèle-mèle dans la place, et en fermèrent les portes sur eux. Lorsque l'armée française se présenta et ordonna de les ouvrir, on s'y refusa :

elles furent enfoncées et nos troupes prirent possession de cette ville le 7 juin. Le général en chef y séjourna jusqu'au 17, époque à laquelle il l'évacua pour venir prendre position à Andujar, qui est situé sur le Guadalquivir. Un nombre considérable de voitures, qu'on a évalué à près de huit cents, suivait l'armée.

La ville d'Andujar ne pouvait suffire à la subsistance des troupes ; aussi, dès les premiers jours de son occupation, le général en chef fut obligé d'envoyer un détachement à Jaën pour y réunir des vivres. Les habitans ayant abandonné la ville, cette expédition échoua faute de moyens de transport.

Cependant le général en chef apprit que des symptômes alarmans d'insurrection se manifestaient sur tous les points de l'Andalousie, et

que les troupes ennemies, commandées par Castagnos et Redding, s'avançaient pour les appuyer. Dès cet instant il était facile de reconnaitre que la position d'Andujar n'était plus tenable; car elle laissait à l'ennemi la possibilité de passer le Guadalquivir, guéable sur plusieurs points, et de manœuvrer sur les derrières de l'armée. Le général en chef reconnut le danger de cette position : en effet la route d'Andujar à Madrid était déjà interceptée par des partis, au moment où il porta son quartier-général dans cette première ville.

En même temps que le général Dupont pénétrait en Andalousie, la division du général Vedel avait quitté ses cantonnemens près de Madrid pour se rendre à Tolède. Cependant ce départ n'avait pas eu lieu sans que Jules eût été faire ses adieux à

la charmante Mariquita, qui avait pour lui une bien sincère amitié. Nos deux amans se quittèrent avec quelques regrets. La division passa par Aranjuez, jolie petite ville tirée au cordeau, où se trouve une maison royale, et arriva, peu de jours après, dans la capitale de la Manche.

Tolède est une ancienne ville, située sur une hauteur et dont les rues sont tortueuses. Une superbe et riche cathédrale, le palais somptueux de l'archevêque, qui est frère de Charles IV, de belles manufactures d'armes, enfin un grand nombre de couvens, contribuent pour beaucoup à la réputation de cette grande cité. Ce fut dans cette ville, et durant le séjour qu'ils y firent, que nos soldats commencèrent à s'apercevoir qu'ils s'étaient pour toujours aliénés l'esprit des Espagnols :

ceux-ci ne se gênaient plus, et ils disaient ouvertement que l'Andalousie serait le tombeau des Français. Malheureusement leur prédiction ne tarda pas à se réaliser.

Le général en chef avait demandé des renforts, mais il n'avait plus de communication avec Madrid. Le duc de Rovigo remplaçait alors le grand duc de Berg dans le commandement de l'armée française; il annonça au comte Dupont que deux bataillons et le reste de la division Gobert allaient le rejoindre, et que le général Vedel se portait, à marches forcées, avec la sienne, sur la Sierra-Morena, où un convoi de farine et de biscuits allait être dirigé. Ces vivres étaient bien nécessaires au deuxième corps qui, d'après le rapport du général en chef, était réduit à la demi-ration.

Le 19 juin la division Vedel quitta

Tolède et se dirigea sur l'Andalousie, par la Manche. Les troupes eurent beaucoup à souffrir des chaleurs qui étaient excessives, et du manque d'eau. En arrivant dans les villages, on les trouvait déserts; les habitans avaient fui. A Mancannarès, deux cents de nos malades avaient été assassinés; un officier avait été scié entre deux planches, et les membres des malheureux soldats, coupés par morceaux, étaient çà et là dispersés autour de la ville, lorsque nos troupes y pénétrèrent. L'exaspération de nos soldats était à son comble: ils voulaient brûler une ville dont les habitans s'étaient montrés si cruels. Le général s'y refusa. A Valdepegnas, plusieurs soldats moururent de soif en entrant dans la ville, et il fallut enfoncer les portes des maisons pour s'y procurer quelques alimens.

En continuant la route par Pena-Perros, la colonne passa non loin de Toboso, village rendu célèbre par cette dulcinée imaginaire qu'aimait si tendrement le segnor don Quichotte. Ce pays assez aride faisait penser à nos Français, que Michel de Cervantes, en composant son roman, avait voulu entièrement le ridiculiser; car, pour se procurer sa monture, le chevalier de la triste figure aurait dû être très-riche; quant à celle de son modeste écuyer, l'espèce n'en est pas rare à Toboso.

Le 26 juin, le général Vedel trouva l'ennemi en position aux défilés de Pena-Perros. Le général Poinsot reçut ordre de l'attaquer de front, pendant que le reste des troupes serait dirigé de manière à tourner les hauteurs. Le général Poinsot manœuvra avec l'intelligence et la bravoure



qu'on devait en attendre; les jeunes soldats rivalisèrent de courage, et le succès le plus complet couronna les dispositions qui avaient été prises. L'ennemi, culbuté, nous abandonna son artillerie, à la prise de laquelle contribua puissamment Jules, et laissa sur le champ de bataille beaucoup de tués et de blessés.

Le soir même de cette affaire, la division Vedel arriva à Sainte-Hélène, et, en informant le général en chef de cette circonstance, on lui fit connaître les instructions que l'on avait reçues du général Belliard, chef de l'état-major-général du grand duc de Berg. Ces instructions prescrivaient au comte Vedel de garder les défilés et de s'établir dans la Manche. Les forces de la division étaient d'environ cinq mille hommes.

Dans les gorges de la Sierra-Mo-

rena, les Espagnols s'étaient livrés aux plus grands excès contre les malheureux soldats sortant des hôpitaux, et rejoignant les divisions qui se trouvaient sous les ordres du général en chef. Plusieurs avaient subi le supplice de la roche Tarpeienne; quelques autres ayant été obligés de creuser une grande fosse, y avaient été enterrés vivans, et une partie de leurs membres, sortant de leur sépulture, attestait le crime des barbares qui l'avaient commis. Un commissaire des guerres et un aide-de-camp avaient été sciés entre deux planches; d'autres soldats, auxquels on avait crevé les yeux et arraché les ongles, avaient été suspendus à des arbres et offraient un aspect révoltant. Un général, dans le village de la Caroline, fut mis dans une chaudière d'huile bouil-

lante. . Voilà les moyens par lesquels les Espagnols croyaient pouvoir se venger de notre entrée chez eux...

Le 28 juin, nos troupes occupèrent la Caroline. Les habitans, après leur cruelle conduite, s'étaient enfui ; le comte Vedel fit une proclamation pour les inviter à rentrer dans leurs foyers. Le 29, les communications étant établies, nous quittâmes la Caroline après y avoir laissé quelques troupes. Le quartier-général de la division fut porté à Baylen.

Le 1er juillet, un ordre du général en chef enjoignit d'envoyer la bri gade Cassagne à Jaën pour y faire des vivres ; elle y trouva l'ennemi, et eut à soutenir, ce jour-là et le 2 et le 3, des combats glorieux contre des forces supérieures. La ville se trouvait déserte ; les transports manquèrent, et cette seconde expédition

eut le sort de la première. Le général Cassagne fut rappelé, et quinze cents hommes, commandés par le général Ligier-Bélair, allèrent s'établir sur la rive droite du Guadalquivir, au point de Mengibard. L'ordre du général en chef était de défendre le gué, d'y construire un redan, et d'établir un poste sur la rive gauche du fleuve. Ces dispositions furent exécutées, mais elles étaient à peu près inutiles; car la rivière se trouvant guéable au-dessus et au-dessous de Mengibard, l'ennemi aurait pu la passer sur un tout autre point

Le 13, le poste établi sur la rive gauche fut attaqué et forcé de repasser le fleuve. L'ennemi occupa Mengibard; le 15, la division Vedel se porta au gué de Mengibard pour y soutenir le général Ligier-Bélair, qui paraissait menacé, et le général

Gobert, établi à la Caroline, reçut l'ordre de se porter sur Baylen. A peine y était-il arrivé, qu'une vive fusillade s'engagea entre les postes du général Ligier-Bélair et l'ennemi. Nos manœuvres l'obligèrent à déployer ses forces, que nous évaluâmes à trois mille hommes. L'ennemi ralentit successivement son feu, et nous passâmes le reste de la journée dans l'inaction.

Après avoir renforcé le général Ligier-Bélair de quatre compagnies, nous nous disposions à revenir sur Baylen, lorsqu'un aide-de-camp, envoyé par le général en chef, fit changer ces dispositions. Il informait qu'une vive canonnade, que nous avions effectivement entendue dans la matinée, avait eu pour but de faciliter à l'ennemi le passage du fleuve sous Andujar, et qu'il avait même

réussi en partie dans cette tentative. Il invitait le général Vedel à lui envoyer aussitôt un bataillon et un escadron, ou une brigade, dans le cas où nous n'aurions pas devant nous des forces supérieures aux nôtres. Jugeant alors le point de Mengibard suffisamment défendu par les troupes laissées sous les ordres du général Ligier-Bélair, et considérant que ces troupes pouvaient être soutenues par celles du général Gobert, en position à Baylen, le général Vedel prit la résolution de se porter avec ce qui lui restait sur Andujar. Cependant, pour agir avec plus de certitude encore, il fit partir au galop son aide-de-camp Walner, auquel il enjoignit de lui rapporter, au plus vite, les nouvelles instructions du général en chef, s'il avait à en donner. Cet officier arriva le soir

même, à sept heures, à Andujar, et resta auprès du comte Dupont, qui, satisfait du mouvement, ne jugea pas à propos de le renvoyer.

Voulant arriver rapidement, mais n'ayant pour guide, à travers un pays abandonné, que la grande carte de Lopez, nous suivîmes la route qu'elle indique le long du Guadalquivir. Les ravins, les marais et les obstacles de tout genre que cette route présentait, rendirent notre marche si lente et si pénible, que nous eûmes lieu de regretter de ne pas nous être portés sur Andujar, par Baylen.

Exténués de fatigue, nous n'arrivâmes le lendemain qu'à deux heures du matin à la maison de poste, située à moitié chemin de Mengibard à Andujar.

Dans cette matinée du 16, le gé-

néral en chef nous envoya successivement plusieurs aides-de-camp pour nous prévenir que l'ennemi avait renouvelé son attaque de la veille sur Andujar. Nous ne pûmes arriver avant dix heures du matin. A la vue de nos troupes, l'ennemi diminua peu-à-peu son feu, et le cessa ensuite entièrement. On aperçut distinctement alors plusieurs bataillons espagnols, se dirigeant par la rive gauche du Guadalquivir sur Mengibard.

Dans la soirée du même jour, nous apprîmes au quartier-général que le gué de Mengibard avait été forcé; que le général Ligier-Bélair s'était retiré sur Baylen, et qu'en avant de cette ville le général Gobert avait été mortellement blessé. Après ce malheureux événement, le général Dufour prit le commandement de la division Gobert et du détachement

qu'on avait laissé sur le point de Mengibard.

Peu avant la nuit, le général en chef nous donna l'ordre de quitter Andujar pour nous joindre au général Dufour, repousser l'ennemi sur Mengibard, lui faire repasser le Guadalquivir, l'attaquer s'il était à Baëza, enfin revenir sur Baylen, et de là sur Andujar, en laissant des postes pour garder la position de Baylen.

Les Espagnols avaient l'initiative de toutes les opérations; secondés par la masse de la population, ils nous dérobaient des marches entières, et nous ne pouvions leur cacher aucun de nos mouvemens. Depuis quelques temps, nous ne faisions que des marches et contre-marches. Le jour comme la nuit nous étions sur les routes.

A neuf heures du soir nous quit-

tâmes Andujar : nous arrivâmes à Baylen le 17 à huit heures du matin; le général Dufour l'avait évacué. Ignorant la direction qu'il avait prise, nous dirigeâmes des reconnaissances sur toutes les routes et sur le Guadalquivir : elles ne nous apportèrent aucune nouvelle. Nous présumâmes alors que nos troupes avaient marché sur la Sierra.

On expédia un courrier, qui les rencontra à Guaraman; il fut chargé de rapporter une lettre du général Dufour. Elle nous apprenait qu'ayant reçu avis qu'un corps de cinq à six mille Espagnols avait pris le chemin des gorges par Linarès, il avait sur-le-champ quitté Baylen pour le gagner de vîtesse, le combattre et l'empêcher de s'établir sur nos derrières.

Le 17, avant minuit, nous fîmes

notre jonction à Guaraman avec le général Dufour; on le fit porter aussitôt sur Sainte-Hélène, et nous le suivîmes nous-mêmes jusqu'à la Caroline, où nous arrivâmes le 18 à neuf heures du matin.

Le général Dufour nous avait confirmé à Guaraman le mouvement de l'ennemi sur les défilés de la Sierra; à la Caroline nous apprîmes le contraire : Le chef de bataillon Ragusan, arrivant de Madrid et porteur de dépêches pour le comte Dupont, nous donna la certitude que la route de Pena-Perros était libre, et qu'on croyait l'ennemi à Linarès. Toutefois, ces fausses nouvelles, que les Espagnols faisaient répandre, avaient pour but d'engager le général en chef à disséminer ses forces.

Le général Dufour reçut l'ordre de laisser deux bataillons à Sainte-

Hélène pour garder cette importante position, et de venir nous rejoindre avec le reste de ses troupes.

Depuis le 14, la division Vedel avait marché nuit et jour, n'ayant reçu qu'une demi-ration de biscuit, à Andujar, dans la soirée du 16. Le mauvais chemin, l'excessive chaleur rendaient indispensables des réparations au charronage de l'artillerie; d'ailleurs il fallait laisser le temps au général Dufour de se réunir à nous. Ces motifs nous forcèrent de garder notre position le 18. Le 19, entre une et deux heures du matin, notre jonction avec le général Dufour s'effectua; trois heures après, nos deux divisions se mirent en marche sur Guaraman et Baylen. A peine en mouvement, nous entendîmes le canon dans la direction d'Andujar.

Vers dix heurs du matin nous en-

trâmes dans Guaraman, demi distance à peu-près de la Caroline à Baylen; nous y fîmes halte environ quatre ou cinq heures. Le bruit du canon diminuait sensiblement, et trois quarts d'heure après notre arrivée il cessa de se faire entendre.

Les troupes de la division Dufour, qui, parties de Sainte-Hélène le 18, ne s'étaient reposées que trois heures à la Caroline, dans la nuit du 18 au 19, et notre division, qui depuis le 14 n'avait reçu aucune distribution régulière de vivres, venaient d'arriver à Guaraman, exténuées de fatigues. La chaleur excessive et le besoin que le soldat éprouvait de se désaltérer lorsqu'il rencontrait une source, avaient rendu la marche plus lente qu'elle n'aurait dû l'être. La canonnade que nous avions entendue nous faisait pressentir que

nous aurions à combattre dans la journée; on jugea qu'une halte était indispensable pour rafraîchir, rallier les troupes, les faire marcher réunies à la rencontre de l'ennemi, et le combattre avec la certitude du succès. Cependant les soldats désiraient ardemment d'aller au secours de leurs frères d'armes, et de partager leurs dangers ou leur gloire.

De Guaraman, on fit reconnaître Linarès, qu'on disait occupé par l'ennemi, et d'où il pouvait se porter sur nos derrières : mouvement auquel nous devions nous opposer. Il était environ midi quand les reconnaissances rentrèrent, sans apporter de nouvelles. La division Vedel se mit en marche sur Baylen. Celle du général Dufour étant exténuée de fatigue, resta à Guaraman, point essentiel, que l'embranchement des

routes de Baylen et de Linarès nous prescrivait de garder.

Pour l'intelligence du lecteur et pour le préparer au combat de Baylen, nous devons nous reporter à Andujar et y suivre les opérations du général Dupont.

Le 17, il donna l'ordre de lever le camp d'Andujar; malheureusement cet ordre fut aussitôt révoqué. Ce fut seulement dans la nuit du 18 au 19, que l'armée se mit en marche. Le général jugea nécessaire, pour mieux cacher son mouvement, de laisser subsister le pont d'Andujar : s'il l'eût détruit, Penas, un des généraux de Castanos, n'aurait pu le poursuivre qu'en passant les gués et sans artillerie.

Près de Baylen, l'armée trouva devant elle les troupes du général Redding, qui étaient arrivées de

Mengibard pendant la nuit. On avait encore négligé de faire sauter le pont de l'Haramblar, qui sert de passage sur des ravins et des précipices épouvantables; l'ennemi profita de cette faute.

Le général en chef prescrivit l'ordre de marche ci-après :

L'avant-garde, formée d'un bataillon et de quatre compagnies de grenadiers de la quatrième légion, d'un escadron de chasseurs et de deux pièces de quatre, partit à six heures du soir.

Une heure et demie après, les autres troupes se mirent en marche, savoir :

Deux bataillons de la quatrième légion;

Quatre pièces de canon;

La file des équipages, qu'on disait composée de huit cents voitures ou

fourgons : elle était escortée par le troisième bataillon du quatrième régiment suisse,

Enfin le corps d'armée, composé de :

Deux régimens suisses;

Deux bataillons de la troisième légion;

Deux bataillons de la garde de Paris;

Deux régimens provisoires de chasseurs à cheval;

Deux régimens de dragons ;

Un escadron de cuirassiers.

Les troupes, par cet ordre de marche, se trouvaient morcelées et uniquement destinées à servir d'avant-garde, d'escorte et d'arrière-garde à un convoi aussi considérable de voitures.

A peine en présence de l'ennemi, il fallut accepter le combat : il com-

mença le 19 à trois heures et demie du matin. La brigade du général Chabert engagea l'action. Le général Barbou se plaça en vue du pont de l'Haramblar, pour en défendre le passage à l'armée du général Castanos. Le corps ennemi de Baylen avait sur nous l'avantage du nombre, à la faveur duquel il nous débordait sur nos flancs. Il chercha à profiter de cet avantage, et une forte colonne se dirigea sur notre droite pour la tourner. Nous repoussâmes cette tentative avec succès : ce fut dans ce moment que nous enlevâmes deux drapeaux, après avoir taillé en pièces plusieurs bataillons. L'ennemi forma la même entreprise sur notre gauche, et nous eûmes le même succès de ce côté. Pendant ce temps, un grand feu d'artillerie régnait de part et

d'autre. Il est à remarquer que l'ennemi avait des pièces de douze, tandis que le plus fort calibre des nôtres n'était que de huit. Le général en chef fit porter devant le front de notre ligne les drapeaux pris à l'ennemi; la plus vive ardeur se manifesta alors parmi nos troupes : des cris de *vive l'empereur* partirent de tous les rangs. Profitant de ce moment d'enthousiasme, on fit une charge générale; on s'avança en bon ordre, et on gagna du terrain. Notre cavalerie légère enfonça plusieurs bataillons ennemis; mais nous trouvâmes des masses trop fortes pour les renverser. L'ennemi était formé sur trois lignes; le combat recommença de pied ferme. Nous tentâmes bientôt après un nouvel effort : nous ne pouvions mettre trop de vivacité dans les attaques, attendu

que le corps du général Castanos marchait sur nos derrières, et qu'il fallait prévenir son arrivée. Cette nouvelle tentative n'eut pas le succès qu'on en attendait, l'ennemi ayant la faculté, vu la supériorité du nombre, de remplacer les vides que nous faisions dans sa première ligne. L'action durait depuis long-temps; le soldat commençait à s'épuiser, se trouvant à la fois accablé par la chaleur excessive du climat, par la fatigue et par une soif dévorante. Cependant nous fîmes de nouvaux efforts pour arriver à Baylen. L'infanterie se forma en colonnes, et l'artillerie redoubla son feu; mais les mêmes causes qui avaient rendu nos premières charges infructueuses, nuisirent encore au succès de celle-ci. L'ennemi perdit beaucoup de monde; plusieurs de ses corps furent enfon-

cés. Toutes les troupes se couvrirent de gloire. Le bataillon des marins de la garde et les chasseurs à cheval se distinguèrent d'une manière particulière. La garde de Paris, les troisième et quatrième légions, et les dragons méritèrent également des éloges. Le combat le plus violent dura plus de dix heures. Le général en chef apprit alors que le corps laissé devant Andujar arrivait sur ses derrières ; il ne lui restait qu'environ deux mille hommes présens ou en état d'agir. Nos jeunes soldats étaient tellement accablés par la chaleur et par le tourment de la soif, qu'ils tombaient sur le terrain, exposés à la mitraille, sans pouvoir répondre au feu de l'ennemi. Après une action glorieuse, où six mille nouveaux soldats, combattant pour la seconde fois, avaient tenu tête, pendant dix

heures, à un ennemi quatre fois supérieur en nombre; après lui avoir enlevé des canons et des drapeaux, la crise devenait extrême. Ce fut alors que le général en chef proposa à l'ennemi une suspension d'armes, qui fut acceptée; et par ce moyen il évita, pour le moment, l'attaque du général Castanos, qui était déjà arrivé à l'Haramblar. La division Barbou se trouvait en cet instant investie par une armée de plus de quarante mille hommes. Il est très-heureux que la suspension d'armes ait sauvé la troupe d'une perte qui paraissait inévitable, et en même temps l'honneur français fut mis à couvert. L'ennemi a déclaré avoir perdu environ quatre mille hommes dans ce combat, où le général Dupré et le major Bureau sont morts glorieusement, et dans lequel pres-

que tous les officiers supérieurs ont été blessés. Enfin l'ardeur de tous les chefs était telle, que la plupart de ceux qui reçurent des blessures pendant l'action, ne quittèrent pas le champ de bataille. Dans cette circonstance, le comte Dupont lui-même donna le plus rare exemple de bravoure; et le général Chabert eut deux chevaux tués sous lui. Tel est le précis de cette affaire qui, par l'inégalité du nombre et le courage que les Français ont déployé, fera toujours honneur à l'armée. Le combat cessa à deux heures après midi.

Cependant, en examinant cette affaire, nous voyons qu'à peine en présence de l'ennemi, il fallut, ainsi que nous l'avons déjà dit, accepter le combat; que l'avant-garde seule fut engagée; que les premières troupes qui la suivaient n'arrivèrent sur le

champ de bataille que deux heures après, lorsque les rangs étaient déjà dégarnis par le feu de l'ennemi, et qu'il en fût de même des autres troupes défilant successivement à travers une longue suite de voitures. Cette dispersion de nos forces empêcha la réussite des efforts que firent les premiers bataillons engagés ; malgré quelques charges heureuses de la cavalerie et le succès de notre infanterie, nos troupes, battues partiellement, se découragèrent, et renoncèrent à l'espoir d'enfoncer l'ennemi pour s'ouvrir un passage de vive force.

Le 19, vers les trois heures de l'après-midi, la division Vedel quitta Guaraman, se dirigeant sur Baylen, où elle arriva sur les cinq heures. Bientôt après elle eut connaissance

de l'ennemi et fit ses dispositions d'attaque. Le général Redding, se voyant cerné à son tour, s'empressa d'envoyer au comte Vedel deux officiers pour lui annoncer qu'on venait de conclure un armistice, et que, dans le moment même, deux officiers de notre état-major se trouvaient dans son camp. La réponse qui fut faite d'abord à ces parlementaires ce fut de leur ordonner de retourner près de leur général, et de le prévenir que nous allions l'attaquer. Ils insistèrent sur la véracité de leur rapport et sur l'existence de la trêve; le général Vedel se décida enfin à envoyer avec eux son premier aide-de-camp, le chef de bataillon Meunier. Ses instructions lui prescrivaient de s'assurer de la présence des officiers fran-

çais chez l'ennemi, ainsi que des causes et des conditions de l'armistice; on lui donna un quart d'heure.

Au bout d'une heure, ne le voyant pas revenir, les troupes avancèrent et le combat commença.

La droite de l'ennemi, tournée par notre cavalerie que commandait le général Boussard, et attaquée de front par la première légion, aux ordres du général Cassagne, fut enfoncée après une assez vigoureuse résistance; nous lui prîmes deux pièces de canon, deux drapeaux et quinze cents prisonniers. Sa gauche, appuyée à la forte position de l'Hermitage, fit d'abord plier les deux bataillons qui l'attaquèrent; mais promptement soutenus par toute la cinquième légion, nous reprenions l'avantage, et nous étions au moment de faire éprouver une défaite complète aux

ennemis, lorsqu'un aide-de-camp du général en chef, accompagné d'un officier espagnol, nous apporta l'ordre, par écrit, de cesser le combat et de ne rien entreprendre jusqu'à nouvel ordre.

Nous ignorions entièrement les causes qui avaient amené cette suspension d'armes : nous la jugions le résultat d'une victoire, tant il est vrai que nous étions peu habitués à croire un revers possible. L'aide-de-camp Barbarin, accompagné d'un officier espagnol, borna sa mission à remettre au comte Vedel les ordres du général en chef.

Si, dès notre arrivée à Baylen, le comte Dupont eût rompu une suspension d'armes qui, jusque-là, ne le liait aucunement, car aucun terme n'avait été prescrit à cette sorte de trêve, sa position et la nôtre en eus-

sent été totalement changées. Redding ne voulait rien prendre sur lui sans en avoir référé au général Castanos. Le général en chef aurait trouvé, dans le succès, la justification de sa conduite. Il l'aurait trouvé également dans les nombreux exemples qui se présenteront à l'imagination du lecteur: quantité de trèves semblables ont été subitement rompues; l'histoire rapporte une foule de circonstances dans lesquelles des ouvertures et des pourparlers n'ont souvent eu lieu que pour gagner du temps, maîtriser la fortune et obtenir la victoire.

Dans la nuit du 20, le général Vedel fit proposer au général en chef de rompre la trève et d'attaquer l'ennemi. En combinant nos attaques, notre jonction pouvait s'effectuer, et nous restions maîtres de nos mou-

vemens; si cet effort n'eût pas été couronné du succès, il n'aurait pas du moins rendu notre position plus critique. Nous eûmes un instant l'espoir que notre plan serait suivi. Nous apprîmes que le général Privé avait donné le même avis, et qu'il avait conseillé de sacrifier les bagages, et de réunir les troupes qui les gardaient à la masse des combattans.

Un aide-de-camp vint nous apprendre que le comte Dupont refusait de courir la chance d'un nouveau combat. En repoussant ce parti où le salut pouvait se trouver avec la gloire, où la gloire du moins était sûre si le salut était douteux, il fit dire au général Vedel qu'il l'autorisait à effectuer sa retraite sur la Sierra.

Un autre officier vint apporter

l'ordre écrit de remettre à l'ennemi tout ce que nous lui avions pris, en prescrivant verbalement au comte Vedel d'en éluder autant que possible l'exécution. Quelques heures après, un aide-de-camp arriva et lui enjoignit de tout rendre.

Les soldats, dont jusqu'à ce moment on avait entretenu l'ardeur, et qui espéraient marcher à la délivrance de leurs camarades, murmurèrent hautement lorsqu'ils virent qu'on les dépouillait de leurs derniers trophées; on les calma avec peine, et nous primes à regret le parti de nous retirer.

A cinq heures, le comte Dupont envoya, par un nouveau message, l'ordre de suspendre la retraite. Elle était commencée, le général Vedel prit sur lui de la continuer. Ce mouvement se fit dans le plus grand mys-

tère, et on employa même pour l'effectuer toutes les ruses imaginables. Comme les dernières troupes ne quittèrent le camp qu'à l'entrée de la nuit, on fit placer sur le front de bandière, et au lieu même que quittait la troupe, des branches d'olivier qu'on avait coupées tout exprès. Un officier et trente homme placés de distance en distance, devaient, par un simulacre de service, et durant une heure, faire croire à l'ennemi que nous occupions encore le camp. C'était un détachement sacrifié au salut de l'armée. Cette fois la fortune s'était montrée juste: Jules ne tenant à rien et ne devant coûter de larmes à personne, fut désigné. Il fit ses adieux à ses camarades et se promit de faire bonne contenance. Une demi-heure après le départ de la colonne, la trompette se fit enten-

dre dans le camp espagnol. Jules crût que l'ennemi s'était aperçu de notre mouvement et qu'il allait être attaqué. Il n'en fut rien, et une heure après, ainsi qu'il en avait reçu l'ordre, il quitta sa position, à la tête de son petit peloton, et, à travers les bois, dirigea sa marche sur les traces de la division Vedel. On lui avait assuré qu'il serait protégé dans sa retraite par deux escadrons de cavalerie, mais les hommes de son détachement étaient les seuls de notre armée qui fussent en arrière. Vers le milieu de la nuit, il rencontra l'arrière garde, composée de quelques compagnies d'élite, de deux escadrons de cavalerie et de deux pièces de canon; elle était commandée par un général de brigade, qui, en le faisant reconnaître, fut surpris d'un

fait qu'il ignorait entièrement. Enfin, au point du jour, il rejoignit son corps, et reçut de ses frères d'armes de bien sincères félicitations sur la réussite de sa mission.

CHAPITRE IX.

Capitulation. — Captivité.

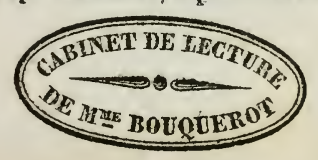
Ici nous allons laisser à Jules le soin de raconter lui-même la suite des événemens.

« Nous arrivâmes à Sainte-Hélène le 21 à midi. L'adjudant commandant Martial Thomas et le colonel Baste, de la marine, apportèrent au général Vedel l'ordre, signé du général Legendre, chef de l'état-major du comte Dupont, d'arrêter sa marche partout où il se trouverait, pour revenir prendre sa position près de Baylen. Cet ordre, à notre grand étonnement, nous avertissait que

nos troupes étaient comprises dans un traité qui venait d'être conclu. Le comte Vedel hésitait à s'y soumettre, quand le général Privé lui apporta un ordre pareil, écrit et signé de la main du général en chef. Ces deux ordres sont arrivés presque au même instant à Sainte-Hélène : ils doivent avoir été écrits le 21 de grand matin; ils annoncent la conclusion d'un traité signé, et cependant la capitulation est du 22.

« Notre marche avait été rapide et s'était exécutée dans le plus grand ordre. La position que nous occupions à Sainte-Hélène assurait notre salut; elle nous permettait de nous livrer à un moment de satisfaction. Qu'on juge de l'indignation qui éclata dans le camp à la réception des ordres apportés par le général Privé, et par le sous-chef d'état-ma-

jor ! Le mot honteux de capitulation circula de bouche en bouche, et l'exaspération ne tarda pas d'être à son comble. « Eh quoi ! disaient les officiers et les soldats, nous irons déposer les armes devant un ennemi que nous avons vaincu, lorsque nous en sommes éloignés de plusieurs lieues, et que nous sommes maîtres de notre retraite ? Non ! non ! il n'en sera point ainsi ! Un seul cri, celui de l'indignation s'était fait entendre, et il ne fut question de rien moins, dans ce moment, que de conduire, et malgré lui, notre général à Madrid. Nous pouvions effectuer notre retraite et aller nous réunir aux troupes de la capitale. Pour nous faire revenir de notre sage et honorable détermination, on nous dit que si nous n'acceptions pas les conditions de la capitulation, qui n'avait rien



de déshonorant pour l'honneur national, la première division, entièrement au pouvoir de l'ennemi, serait passée au fil de l'épée. Le sentiment de l'humanité prévalut sur celui de la subordination ; mais en consentant à faire vivre nos frères d'armes, plusieurs officiers et soldats brisèrent leurs armes. Le sacrifice fut consommé au milieu de la consternation générale !...

» Tel est le récit exact et rapide des événemens qui ont précédé la capitulation de Baylen, événemens dont le souvenir pénible affligera toujours l'ame de ceux qui y ont pris part, et dont les résultats ont si cruellement influencé les destinées de notre belle patrie. Victorieuses sur tous les points, les aigles françaises reçurent à Baylen leur premier échec, et ce succès inattendu, comme on peut le

croire, exalta l'orgueilleux Espagnol qui, jusque là, nous avait cru invincibles. On peut hardiment attribuer tous nos désastres à cette trop malheureuse capitulation.

» Ce fut à Guaraman, où nous avions rétrogradé par ordre du général en chef, et dans la nuit du 23 au 24, que nous eûmes connaissance des articles de la capitulation. Nous devions mettre bas les armes, pour les reprendre en nous embarquant; traverser, sous bonne escorte, l'Andalousie; nous rendre à bord des transports qui devaient être préparés à Cadix, et enfin être ramenés en France. Les fourgons des généraux devaient être respectés; les portemanteaux des officiers ne devaient pas être fouillés; ceux-ci, ainsi que les sous-officiers, devaient conserver leurs épées et sabres.

» Pour remplir la première des conditions que nous dictait un ennemi qui ne nous avait pas vaincus et qui, dans le moment où nous nous rendions à lui, était près de se livrer à nous, nous marchâmes sur Baylen, nous y déposâmes les armes en faisceaux, et commençâmes un ordre de route comparable à celui que l'on fait tenir à un vil troupeau, ce qui était sans exemple dans les annales de notre histoire. Le peuple espagnol, déjà si fier et si vain, eut lieu de se réjouir, et à sa joie, qui tenait du délire, succéda bientôt la plus lâche, comme la plus méprisable des conduites. Nous fumes assaillis sur tout notre passage par les injures les plus dégoûtantes, par les huées de la populace, qui nous cracha même à la figure et faillit plusieurs fois nous assommer à coups de pierres. Nous

n'avions que ce que nous méritions pour avoir osé compter sur la loyauté d'une nation aussi abrutie. Ainsi le nom français se trouvait avili par la dernière des nations de l'Europe !....

» Notre marche jusqu'à Moron fut pénible et humiliante. Elle se fit en évitant soigneusement les villes, où la canaille aurait pu nous massacrer. Le peuple se portait en foule sur notre passage, pour nous abreuver d'insultes. On le croira avec peine, se sexe qui possède tant de vertus et qui, dans le nombre de celles qui le distinguent si emminément, compte l'humanité et la douceur, ce sexe, dis-je, se montra encore plus acharné contre nous. Les moines et les prêtres ne nous épargnèrent pas, et si nous n'avons pas trouvé la mort dans ces instans de douleur

et d'humiliation, cela n'a pas été de leur faute. Arrivés auprès de Moron, on nous fit camper dans les bois d'oliviers qui avoisinent cette ville, et sous prétexte de préparer les transports qui, de Cadix, devaient nous conduire en France, on nous y fit faire un assez long séjour.

» Pendant que l'espoir de revoir la France venait nous aider à supporter notre infortune et notre honte, les Espagnols agitaient la question de savoir si, pour affaiblir les ressources de notre gouvernement, ils ne devaient pas nous massacrer. On voit qu'au mépris des lois de la guerre, et animés par un de ces sentimens dignes des nations les plus sauvages et les plus cruelles, nos ennemis voulaient non-seulement imiter ces nations barbares, mais les surpasser encore en férocité par un épouvan-

table calcul, heureusement Morla, gouverneur général de l'Andalousie, par une proclamation pleine de généreux sentimens, conjura l'orage qui grondait sur nos têtes. Ils fit entendre aux habitans du pays que, s'ils se livraient envers nous à des excès que les peuples civilisés réprouvent, le même traitement pouvait être réservé à l'armée espagnole qui se trouvait alors en France, sous les ordres du marquis de la Romana. Si cette proclamation ne ramena pas nos antagonistes à des sentimens plus humains, elle leur fit craindre au moins de compromettre la vie de leurs compatriotes, et la nôtre ne courut plus les mêmes dangers sous le rapport d'un massacre général.

» Mais au lieu de s'occuper des moyens de nous transporter en France, on les éluda : Les généraux seuls

s'embarquèrent. Avant leur départ de Santa-Maria, ils furent en butte aux clameurs de la populace de cette ville, et furent très-heureux d'échapper à sa fureur. Quant à l'armée prisonnière, on la dirigea sur divers points, où elle fut disséminée et cantonnée. Ainsi, ceux qui avaient commis les fautes dont nous éprouvions les fatales conséquences, rentraient en France, tandis que les malheureux officiers subalternes et les soldats restaient pour otages. Enfin la nation espagnole se couvrit d'infamie en nous retenant prisonniers de guerre, au mépris de la capitulation signée par ses généraux et les nôtres ; capitulation à laquelle il nous avait été si pénible de nous soumettre.

» Des massacres partiels de prisonniers eurent lieu dans les différents cantonnemens. Les habitans de

l'Ebrija se distinguèrent par leur cruauté, et égorgèrent tous les prisonniers français qui étaient dans leur ville. Un seul officier du dix-neuvième de dragons, M. Dabon, parvint, comme par miracle, à se sauver. La ville de Marchegna voulut suivre ce bel exemple et faire disparaître les traces de la cinquième légion, qui y était cantonnée; mais des mesures prises par quelques respectables moines, empêchèrent ce malheureux événement, et nous devons à la vérité de signaler ici la conduite de ces bons pères, à la tête desquels se mit le chef supérieur de l'ordre des capucins. Entouré d'énergumènes qui voulaient m'assassiner, ce fut à ce vertueux personnage que je fus redevable de vie. Puisse ce digne citoyen qui, au péril de son existence, sauva celle de tant de

Français, trouver ici l'expression sincère d'une reconnaissance sans bornes.

L'armée de Portugal avait obtenu, sous les ordres du général Junot, les plus brillans avautages sur les Anglais; mais elle venait de capituler, et cet événement donna lieu, dans toute l'Andalousie, à des fêtes où le peuple eut occasion d'exprimer sa haine pour le nom Français. Il devenait dangereux de nous laisser plus long-temps dans l'intérieur du pays. On nous dirigea sur l'île de Léon; et, après nous avoir tous réunis dans la vaste caserne de San-Carlos, on nous ôta nos épées et on nous prit notre argent. Nous fûmes mis ensuite sur sept pontons qui étaient dans la rade de Cadix. C'est ici que commence, pour la malheureuse expédition d'Espagne, une nouvelle série d'infortunes

qui met entièrement à jour le caractère de la nation Espagnole. »

Au corps d'armée qui, sous les ordres du général Dupont, avait capitulé à Baylen et qui s'élevait à dix-sept mille hommes, on doit ajouter six mille marins, débris de Trafalgar. Ces braves marins étaient en rade de Cadix, et furent obligés de se rendre, après avoir cependant fait une vigoureuse résistance. Ainsi le nombre des prisonniers conduits sur les pontons s'éleva à vingt-un mille hommes.

Le gouvernement espagnol accorda cinq francs par jour à tous les officers supérieurs, et deux francs aux officiers subalternes. Cette modique paye devait fournir à tous leurs besoins; mais, au moyen de fréquentes perquisitions, qui se faisaient sous le plus léger prétexte,

on leur enlevait d'un côté ce qu'on leur avait donné de l'autre.

Entassés sur les pontons, les prisonniers ne tardèrent pas à éprouver la plus affreuse misère, et à ressentir les effets d'une cruelle épidémie. Les horreurs de la faim, celles de la soif et de la privation des objets nécessaires pour se coucher, vinrent moissonner des hommes qui semblaient appelés encore à rendre quelques services à la patrie. Une embarcation venait deux fois par jour auprès des bâtimens. Le pilote, après avoir fait entendre d'une voix sépulcrale ce peu de mots : *Ai muertos* (y a-t-il des morts) reçevait ceux qu'on lui envoyait, et dont le nombre s'élevait journellement à une vingtaine. Il les attachait par le cou à la file les uns des autres, et, nouveau Caron, il les traînait à la remorque jusques sur

la plage. C'était là, et au moyen d'un pieu en bois, qu'on les fixait sur le sable. Telle était la sépulture qu'on accordait à nos braves, sans distinction aucune. A la marée haute, les vagues emmenant dans la rade tous ces corps attachés les uns aux autres, les eaux n'étaient surchargées que de cadavres. Les habitans de Cadix et des villes qui se trouvent autour de la baie furent obligés de renoncer à manger du poisson, qui trouvait sa nourriture dans les victimes d'une barbarie sans exemple. On le croira avec peine, et cependant rien n'est plus exact, les six premiers mois de cette captivité furent tellement pénibles qu'ils coûtèrent la vie à onze mille hommes!... L'humanité doutera long-temps de l'horrible conduite que la nation espagnole a tenue dans cette circons-

tance; mais il paraît que cette nation avait voulu renchérir sur tout ce qui est atroce.

Les officiers se trouvaient réunis sur le ponton la *Vieille-Castille*, et leur sort n'y était pas meilleur que celui des soldats. Les uns et les autres manquaient souvent d'eau et de pain pendant des semaines entières. Il ne se passait pas de jour sans qu'un tonneau hissé à l'un des mats, en signe de détresse, n'indiquât aux autorités de Cadix que les Français succombaient aux angoisses de la soif. Quelques soldats en voulant s'habituer à boire de l'eau de mer trouvèrent une prompte mort; d'autres, au moyen d'un morceau de plomb qui les faisait saliver, cherchèrent les moyens de rendre moins cruelles les souffrances qu'ils éprouvaient. Les prisonniers d'un ponton

furent réduits à la funeste extrémité de se nourrir de chair humaine.... Le sort désigna les victimes qui furent dévorées!...

Si nous voulions rapporter ici toutes les horreurs de cette captivité, nous nous écarterions trop de la tâche que nous nous sommes imposée. Nous sentons, en outre, que cela nous serait infiniment pénible, et que le lecteur se refuserait de croire à un tel oubli des devoirs qu'impose l'humanité... Détournons donc la vue d'un tableau aussi hideux. Nous nous contenterons de dire que l'Espagnol se montra froidement atroce, et qu'il chercha à rafiner sur les maux qu'infligent à leurs prisonniers les peuplades les moins civilisées.

Pendant que nos frères d'armes gémissaient et manquaient des choses de première nécessité dans leurs pri-

sons flottantes, nos armées faisaient des progrès; et, considérablement renforcées par des troupes venues d'Allemagne, elles vengeaient, en Espagne, leurs malheureux devanciers. Leur marche fut tellement rapide, que nos soldats arrivèrent devant Cadix en même temps que le corps espagnol, qui se réfugia dans l'île de Léon. Cependant nos ennemis, qui avaient prévu une défaite, s'étaient empressés de mettre en sûreté la plus grande partie de leurs prisonniers, en les embarquant sur des transports, et en les envoyant aux îles Baléares, où de nouveaux maux les attendaient. N'ayant pas eu assez de bâtimens pour tous, il en resta un assez grand nombre.

Le maréchal duc de Bellune, qui avait le commandement du corps d'armée français, vint mettre le siége

devant Cadix, l'une des places les plus importantes de l'Espagne, et dont la possession est depuis long-temps convoitée par les Anglais. Gibraltar doit être considéré par ces insulaires comme une succursale de Cadix, et nous pouvons prévoir, avec quelque raison, que, tôt ou tard, le gouvernement britannique s'emparera d'une place qui lui paraît nécessaire pour mettre ses vaisseaux à l'abri des vents impétueux qui règnent assez fréquemment le long de ces côtes.

Bientôt les travaux de siége permirent aux Français d'envoyer quelques bombes dans Cadix; mais si ceux-ci avaient hâté leur besogne, les Espagnols n'avaient pas négligé non plus leurs moyens de défense. La langue de terre qui lie Cadix à l'ile de Léon, et qui en fait une pres-

qu'île, avait été coupée. Une batterie formidable, sous le nom de fort San Fernando et armée de cent vingt pièces de canon, avait été élevée pour défendre, de ce côté, les approches de la place. Un bâtiment espagnol fut embossé devant le fort de Matagordo, que nous occupions; mais le feu de notre artillerie l'obligea bientôt de lever l'ancre et de s'éloigner. Des chaloupes canonnières, des bombardes vinrent renforcer la rade sur différens points, et les pontons des prisonniers furent resserés dans l'escadre anglo-espagnole. Le ponton *la Vieille Castille*, où se trouvaient les officiers, au nombre de quatre cents environ, eut l'honneur d'être placé sous le feu de la batterie des deux amiraux, et deux chaloupes canonnières, entièrement armées, furent placées à tribord et

babord. Trente soldats d'infanterie, commandés par un sergent, armés de fusils, et ayant trois paquets de cartouches par homme, vinrent y prendre garnison, et paralyser, par leur présence, toute tentative d'évasion.

Un entrepreneur reçut du gouverneur de Cadix la permission de venir échanger des comestibles contre l'argent des officiers. Si ces malheureux payèrent au poids de l'or ce qu'on leur vendit, ils eurent du moins les objets de première nécessité. C'était beaucoup sans doute; et après l'état de dénuement dans lequel ils avaient été laissés pendant trop long-temps, ils commencèrent à trouver leur captivité moins affreuse. Cependant cet adoucissement ne pouvait faire oublier à ces braves que la patrie réclamait leurs bras.

Mais, nous sommes forcés d'en convenir, beaucoup de vieux militaires, aigris sans doute par l'excès de leurs maux, se sentaient disposés à attendre, dans cette position, l'époque fixée pour compléter leurs droits à la retraite. Les jeunes, loin de vouloir perdre ainsi le plus beau moment de leur existence, n'aspiraient qu'après une liberté qui, seule, pouvait leur permettre de cueillir des lauriers et d'obtenir de l'avancement.

De cette diversité d'opinions, il résulta un peu de mésintelligence entre les uns et les autres. Les deux partis pouvaient également tenir à la liberté et l'appeler à grands cris; mais le malheur irrite et aigrit le caractère de l'homme au point de le rendre méconnaissable; dès-lors chacun des prisonniers voyait les

choses à sa manière. Les jeunes, ne calculant aucune chance, ne connaissant aucun danger, formaient projets sur projets, complots sur complots, plus extravagans les uns que les autres, pour obtenir leur délivrance.

Leur imagination ardente leur faisait croire tout possible, et la vue de leurs frères d'armes, qui se promenaient sur la plage et qu'ils apercevaient très-facilement, exaltait au plus haut degré leur désir de s'évader. Plusieurs tentatives furent faites et échouèrent par la conduite infâme de quelques délateurs qui, en dénonçant leurs camarades, croyaient trouver une plus grande sûreté pour eux ou un adoucissement à leur sort. Le vil métier d'espion, comme on le voit, se glisse partout : malgré

l'horreur qu'inspire celui qui s'y livre, il était dit que des officiers français ne dédaigneraient pas un pareil rôle; qu'après avoir servi leur pays avec honneur, ils viendraient se déshonorer par une action indigne d'un honnête homme. Les auteurs des complots d'évasion furent donc dénoncés aux autorités espagnoles. Dans l'intervalle qui s'écoula entre la dénonciation et la mesure qui en fut la suite, quelques malheureux gagnèrent à la nage la côte qu'occupaient nos troupes. Immédiatement après, il parut un avertissement qui fut placardé à chacun des mâts du bâtiment, par lequel le gouverneur prévenait les prisonniers que pour chaque homme qui s'évaderait on en pendrait deux des restans. Mesure abominable !... Comme s'il n'é-

tait pas naturel qu'un détenu cherchât à recrouvrer sa liberté !

Au lieu de calmer les esprits, cet ordre infâme indigna même ceux qui s'étaient moutrés les moins partisans des projets d'évasion. Plusieurs nouvelles tentatives eurent lieu, et nous ne devons pas passer sous silence qu'une embarcation, dans laquelle on apportait du pain au petit nombre de soldats que nous avions à bord, fut enlevée, un jour, par une vingtaine d'officiers, parmi lesquels se trouvait M. Grivel, capitaine des marins de la garde et officier du plus grand mérite. Dans cette circonstance, cet officier contribua puissamment à la réussite de cette entreprise hardie en faisant hisser la voile, en s'emparant du gouvernail et en dirigeant le bateau vers le port Sainte-Marie, où il arriva heureusement, malgré la

chasse qu'il eut à essuyer. Ce trait de bravoure, qui caractérise si bien notre nation, s'exécuta sous les yeux des deux amiraux et des gardes qui nous surveillaient, lesquels, stupéfaits d'une semblable témérité, laissèrent s'accomplir une évasion qui paraissait ne pouvoir avoir lieu. Les choses les plus extraordinaires, celles qui offrent le moins de chances de succès, sont celles-là même qui, souvent, réussissent le mieux. Les Anglais et les Espagnols furent déconcertés. Cette action venait de leur prouver de quoi sont capables des hommes qu'on outrage indignement, et qu'on accable sous le poids insupportable de l'injustice et de l'inhumanité.

Les épreuves un peu fortes par lesquelles avait passé notre héros, faisaient naître en lui beaucoup de réflexions, et elles étaient loin d'être

agréables. Plus d'une fois, sa patrie, les lieux témoins de son enfance et même les circonstances pénibles qui lui étaient survenues s'étaient présentés à son souvenir. Il ne lui avait manqué, pour rendre sa position plus affreuse, que de se trouver prisonnier de guerre, et cet incident cruel était venu compléter son malheur. Condamné à vivre, ou plutôt à languir sur un ponton, Jules accusait encore une fois la fortune de se montrer trop sévère envers lui. Avait-il tort? S'il est des êtres favorisés du ciel, en ce bas monde, à qui tout réussit, qui sont parfaitement heureux, où qui, du moins, ont tout ce qu'il faut pour l'être, il en est aussi dont la destinée est bien à plaindre; car non plus que d'autres, ceux-ci ne méritent des afflictions, et cependant pour eux seuls

la mesure est comblée. La position de Jules n'avait jamais été belle : dès sa naissance il avait été abandonné de sa famille, et en entrant dans le monde, il s'y était vu reprocher une existence qu'il n'avait certainement pas demandée. Il était donc bien éloigné de se louer du rôle qu'il avait joué dans la société. Son début dans la carrière des armes lui avait même été fatal, et le passé ne semblait lui promettre rien de bien satisfaisant pour l'avenir.

On avouera que le courage est nécessaire aux malheureux pour les aider à supporter l'excès de leurs maux; mais est-il bien vrai que celui qui le conseille aux autres en aurait assez lui-même pour résister aux atteintes de l'adversité? Nous en doutons, et cette opinion que nous émettons ne

saurait être démentie. Jules avait beaucoup de motifs pour désirer la fin de ses infortunes, et il n'avait pas une seule raison pour tenir à la vie. L'inégalité qui pouvait exister dans son caractère, ne provenait que de l'espèce d'isolement dans lequel il était placé. S'il avait pu écrire en France et recevoir des réponses, il eut épanché son cœur dans celui de ses amis ; mais cette consolation était ôtée aux prisonniers, et il est vraisemblable que plusieurs d'entre eux étaient pleurés par leurs familles, comme morts. Hélas ! se disait-il quelquefois à lui-même, la plupart de mes compagnons d'infortune font répandre des larmes, et il ne m'est pas donné d'inspirer assez d'intérêt pour en faire verser une seule. Telle était la pensée qui venait

encore l'affliger dans les instans trop fréquens de sa noire mélancolie, et, comme on doit le croire, elle n'était pas de nature à chasser le chagrin qui le consumait.

CHAPITRE X.

L'évasion.

Les prisonniers français détenus sur les pontons, dans la baie de Cadix, avaient eu tellement à souffrir des privations et des avanies qu'on leur avait fait essuyer, depuis leur captivité, qu'un seul désir, une seule pensée, semblait désormais les occuper : c'était l'envie de recouvrer leur liberté, à quelque prix que ce fut. Ils tournaient leurs regards vers leurs frères-d'armes qui se promenaient sur la côte, et l'idée que la distance pouvait être franchie en peu d'istans, retrempa le courage

de ces hommes amaigris par une abstinence forcée, qui les décimait chaque jour. Le danger était grand, sans doute, et loin d'être facile, l'exécution d'une évasion pouvait être considérée comme une témérité : nous devons même ajouter qu'elle paraissait impossible. Cependant, que ne peut chez un prisonnier le désir de retrouver sa liberté? de quoi n'est pas capable l'homme qui a fait le sacrifice de son existence à son pays! Nous pouvons affirmer que celui qui est placé dans une semblable situation est susceptible des plus grands efforts.

Nous avons dit plus haut que les jeunes officiers se montraient plus disposés que les anciens à tenter une évasion, et qu'un petit nombre de ces derniers s'était opposé à tout projet semblable. Pour exécuter un plan

quelconque, il fallait s'entourer d'un espèce de mystère, et la chose n'était pas facile sous les yeux de ceux qui connaissaient bien les conjurés, les surveillaient très-soigneusement et ne perdaient même pas une seule de leurs actions : d'ailleurs, l'espace était très-resseré, et cette circonstance venait encore ajouter aux difficultés naturelles du projet. On doit également se rappeler que le ponton la Vieille-Castille, sur lequel se trouvaient quatre cents officiers et quelques sous-officiers et soldats, était placé au milieu de la baie, entre les amiraux anglais et espagnol, sous le feu de deux chaloupes canonnières qui observaient tous les mouvemens des prisonniers, et qu'une garde de trente hommes, sous les ordres d'un sergent, faisait la police à bord. On concevra facilement combien,

dans une position aussi critique, il y avait de difficultés à vaincre pour conquérir une liberté qui, par cela même, n'en devait être que plus précieuse. Aussi la goûtait-on par antipation, car nos jeunes officiers pleuraient de joie en songeant qu'ils pourraient un jour être libres.

Plus les difficultés de l'entreprise étaient grandes et plus il y avait de gloire à les surmonter. Les obstacles, quelques nombreux qu'ils fussent, n'effrayèrent point nos braves jeunes gens, et ils résolurent, d'un commun accord, d'envelopper dans leur projet d'évasion, ceux-là même qui ne voulaient pas en entendre parler, et de leur faire recouvrer une liberté dont ils se montraient si peu dignes. Il fut décidé que, profitant d'un vent favorable et d'une forte marée, on couperait le câble

qui tenait le bâtiment à l'ancre, et qu'on se laisserait échouer à la côte occupée par les troupes françaises. Le projet était extravagant, car, sans compter l'imprudence qu'il y avait à le tenter, sous le rapport de l'opposition qui devait se déclarer à bord, ainsi que dans l'escadre au milieu de laquelle on se trouvait, les vents pouvaient, en changeant, conduire le vaisseau du côté de Cadix et le faire briser sur les nombreux et dangereux rochers qui se trouvent à l'entrée de la rade. Dans ce dernier cas, tous les prisonniers couraient le risque de périr, sans nul espoir d'échapper à un danger qui n'était que trop réel. Malgré toutes les chances contraires à l'exécution d'un projet aussi extravagant, il fut arrêté qu'on le mettrait au plutôt à exécution. On n'attendit plus que l'occasion.

Ce moment tant désiré de recouvrer un bien aussi précieux que la liberté, ne tarda pas à se présenter; les prisonniers surent le saisir; ce fut dans la nuit du 15 au 16 mai 1810, entre six et sept heures du soir, et après une captivité des plus affreuses qui avait duré vingt-deux mois, que, profitant d'un vent favorable et d'une forte marée, ils coupèrent le câble et laissèrent aller leur ponton au gré des flots. Pendant que cette opération s'exécutait, on s'emparait de la garde espagnole, on la mettait à fond de cale et on montait tout le lest dans les entreponts et sur le pont, pour opposer une vigoureuse résistance, si toutefois elle devenait nécessaire. Les Anglais furent les premiers à s'apercevoir du mouvement que faisait le vaisseau. Ils envoyèrent aussitôt un canot pour en arrêter la marche, et

un coup de feu qu'ils tirèrent sur les prisonniers, et qui tua M. Moreau, lieutenant de vaisseau, répandit l'alarme dans la rade et se communiqua de vaisseau en vaisseau jusqu'à Cadix. Bientôt des chaloupes canonnières et des bombardes furent mises à la poursuite du ponton en fuite, et les nombreux bâtimens de guerre ou de commerce qui se trouvaient sur son passage furent obligés, pour éviter quelques avaries, de se laisser filer sur leur câble plutôt que de chercher à l'arrêter. Des nageurs avaient été dirigés vers le maréchal Victor qui commandait le corps d'armée de siége, pour lui demander du secours et lui annoncer le mouvement du vaisseau. Des couvertures, des toiles, et enfin tout ce qu'on pût trouver à bord avait été placé sur le pont, pour en faire des voiles et fa-

ciliter la marche du navire. Mais, ô fatalité ! à peine ces dispositions étaient-elles faites, que le vent cessa entièrement et que la marée seule conduisit la prison flottante. Quelques officiers de marine et quelques matelots qui faisaient partie des prisonniers, s'emparèrent de la manœuvre et le bienheureux bâtiment approchait, quoique lentement, de la terre si long-temps désirée. Ceux des prisonniers qui savaient nager se sauvèrent sans secours étrangers ; d'autres construisirent des radeaux avec des planches ou avec des tonneaux, et cherchèrent leur salut dans un moyen qui leur paraissait préférable ou plus sûr que celui d'un gros navire, lent dans sa marche, et qui, rendu à la côte, devait encore tirer dix pieds d'eau. Toutes ces tentatives se faisaient sous le feu

d'une vive canonnade de la part des forts espagnols. Déjà le feu avait pris trois fois à bord et trois fois les prisonniers étaient parvenus à l'éteindre. Environ trente femmes, des malades, et la plus grande partie des prisonniers étaient encore sur le ponton, lorsqu'au point du jour il échoua près du fort Matagordo d'où nos canonniers, animés par le desir de sauver leurs malheureux compatriotes, faisaient un feu des mieux nourris pour protéger leur fuite. Cependant, du lieu où le vaisseau avait échoué jusqu'au rivage, la distance était trop grande et la mer trop profonde pour que ceux qui ne savaient pas nager pussent arriver à terre sans un secours quelconque. Ceux qui y étaient parvenus les premiers avaient informé de cet embarras les officiers français qu'ils avaient rencontré sur



la côte, et, immédiatement après, des ordres avaient été expédiés pour faire sortir quelques embarcations du port Sainte-Marie. On ne pût se procurer que deux canots, et encore fallut-il beaucoup de temps avant qu'ils arrivassent dans le lieu où ils etaient si nécessaires. Pendant ce temps, le ponton la *Vieille-Castille* était vivement canonné par deux cents bouches à feu qui ne cessaient de faire pleuvoir sur lui et boulets et obus. Enfin, les deux canots arrivèrent; ils ne pouvaient contenir que quinze personnes à la fois. On y fit embarquer les femmes, les enfans, les malades, les vieillards; et, pour activer la délivrance de tous, les conducteurs des canots faisaient descendre aussitôt qu'on avait pied. A quatre heures du soir tous les prisonniers étaient sauvés, excepté pourtant une

trentaine qui avaient péri en cherchant à s'évader à la nage, ou qui avaient été tués à bord du vaisseau pendant qu'il échouait.

Ce trait de courage, l'un des plus hardis qui aient jamais été conçus et exécutés, est en grande partie l'œuvre des jeunes officiers. Trente vaisseaux de ligne, huit cents navires marchands qui étaient dans la rade, le feu des bâtimens de guerre et celui de toute l'artillerie des forts de Cadix, telles sont les difficultés que les malheureux prisonniers eurent à surmonter. Ils recouvrèrent enfin la liberté et, avec elle, l'espoir d'un adoucissement à leurs trop longues infortunes. De l'avancement, des récompenses même leur furent promises et cependant elles n'atteignirent, comme cela arrive toujours, que ceux qui en étaient les moins

dignes, ceux enfin qui s'étaient couverts d'infamie, durant leur captivité, en espionnant ou en nuisant à leurs camarades qui venaient de les délivrer malgre eux, et ils semblaient, par cela même, être récompensés par le gouvernement français de ce qu'ils s'étaient montrés la honte de la nation. Des officiers supérieurs recueillirent le prix d'une action à à laquelle ils s'étaient opposés dans le principe et dont ils revendiquèrent l'honneur dès l'instant qu'elle avait été couronnée d'un plein succès. On écouta leurs réclamations et on y fit droit.

Tous les officiers et soldats du premier corps avaient rivalisé de zèle pour secourir leurs compatriotes. Ils ne s'en tinrent pas là : ils prouvèrent combien le sentiment de l'humanité est précieux chez la na-

tion française. Ces braves s'empressèrent de fêter leurs camarades et de partager avec eux vêtemens et nourriture. Les malheureux prisonniers étaient tous nus. Leurs frères-d'armes du premier corps leur donnèrent de quoi s'habiller, et ces dons furent présentés avec tant de délicatesse qu'on aurait pû croire que ceux-là même qui les offraient étaient réellement les obligés.

Réunis au port Sainte-Marie, les prisonniers délivrés quittèrent cette ville et se rendirent à San-Lucar de Barameda, d'où ils furent embarqués sur le Guadalquivir pour aller ensuite à Séville. Le maréchal Soult reçut avec bienveillance ceux qui venaient de recouvrer leur liberté d'une manière si miraculeuse. On leur donna quelques effets d'habillement dont ils avaient grand besoin

et on en forma une colonne qui fut dirigée sur la France. Cependant quelques officiers ayant préféré entrer dans les différens corps qui se trouvaient en Andalousie, cette faveur leur fut accordée.

L'armée anglo-espagnole était furieuse contre les prisionniers évadés; mais cet acte, de leur part, devait leur prouver de quoi sont capables des hommes courageux que l'on cherche vainement à humilier. Si les Français eussent été détenus sur parole, il est très-positif qu'ils n'aurait jamais tenté de s'échapper; mais ils avaient été retenus contre les lois de la guerre, et on avait même employé à leur égard des moyens infâmes : dès-lors en cherchant à recouvrer leur liberté, ils n'avaient fait qu'obéir au sentiment de la nature qui commande à l'esclave

de secouer le joug honteux de ses chaînes.

De Séville ils se rendirent à Madrid en suivant presque la même route qu'on leur avait fait tenir comme prisonniers, et, en la parcourant, ils se convainquirent que les temps étaient bien changés pour ce pays et ses habitans. On avait mis des garnisons dans toutes les villes, et, au moyen de petits postes, on pouvait correspondre sans danger. Les routes étaient fréquemment battues, et, dès-lors, il n'était guère possible aux malfaiteurs de troubler la tranquilité des voyageurs; d'ailleurs les convois et courriers étaient toujours escortés.

Joseph, l'un des frères du monarque français, régnait sur l'Espagne, et lorsque les prisonniers évadés arrivèrent à Madrid, ils eurent l'hon-

neur de lui être présentés et d'en être reçus avec les témoignages d'une bienveillance toute particulière. Ce prince employait tous les moyens de la persuasion pour se concilier les cœurs espagnols, et c'était en vain; car le peuple ne voyait dans sa douceur qu'un sentiment de crainte.

Jules avait retrouvé à Madrid plusieurs de ses anciens condisciples qui, comme lui, avaient reçu leur éducation au collége de Sorèze. Espagnols d'origine, et appartenant tous à des familles aisées de la capitale, ils s'empressèrent de fêter le jeune officier français, et de lui procurer tous les plaisirs qu'on goûte dans ce pays. Admis dans des cercles brillans, Jules s'y fit toujours remarquer par l'élégance de ses manières et par ce ton poli qui sied si bien à ceux qui veulent plaire. Il

avait peu d'efforts à faire; car naturellement très-doux, auprès du beau sexe surtout, il s'occupait beaucoup plus des autres que de lui-même, et les dames lui savaient infiniment de gré des attentions continuelles dont il les faisait l'objet. De cette conduite, qui n'était nullement le résultat d'aucune combinaison et qui était toute naturelle dans un homme aussi bien élevé, il en résulta une préférence marquée pour lui qui, comme cela arrive toujours, lui attira un sentiment de haine de la part de ceux qui se croyaient en droit de l'accuser. Toutes les choses flatteuses qu'on lui adressait semblaient être autant de sarcasmes pour ceux qui ne l'aimaient pas; mais comme il fallait un motif pour l'attaquer ouvertement, et qu'il n'y en avait aucun, les peti-

tes haines se taisaient devant l'idole du jour.

Cependant ces petits triomphes n'étaient même pas aperçu de celui qui les obtenait, et pendant qu'il était l'objet d'une prédilection marquée de la part des femmes, et celui d'une insigne jalousie de la part des hommes, ce malheureux jeune homme, plus infortuné encore par ses pénibles réflexions, songeait au passé; le présent l'occupait peu : mais l'avenir.... l'avenir s'offrait à lui sous l'aspect le plus effrayant.....

Plus un homme est malheureux, nous ne disons pas de quelle espèce d'infortune, car celui-là est le plus à plaindre qui gémit sur une série de peines qu'enfante son imagination en délire, plus un homme est malheureux, avons-nous dit, et plus il a besoin de consolations; heureux, mille fois

heureux celui qui, dans un pareil état d'esprit, peut les obtenir ; mais dans quels lieux notre héros aurait-t-il été cherché ces consolations? Ce n'était très-certainement pas au milieu des cercles brillants où il allait qu'il aurait trouvé des cœurs sensibles ; là tout n'est que légèreté. Serait-ce parmi ceux qui se disaient ses amis, et qui véritablement n'étaient que des connaissances et rien de plus? Hélas! le plus simple épanchement les eût éloignés de lui pour toujours. Il ne pouvait donc épancher ses ennuis dans le sein de personne!... Son seul... Son unique ami, M. Berton, était à trois cents lieues de lui : peut-être même était-il mort, et cette crainte empoisonnait tous les momens de sa vie.

Nous avons dit qu'un intervalle de près de deux années s'était écoulé

depuis le moment de la capitulation de Baylen jusqu'à celui de l'évasion du ponton; eh bien! tout ce temps s'était passé sans qu'on pût recevoir des nouvelles de France, ou faire parvenir des lettres dans ce pays. Il est vrai que du port Sainte-Marie, et dès le lendemain du jour où il avait recouvré sa liberté, Jules s'était hâté d'en informer son respectable ami; mais les communications étaient lentes avec la France, et, quoique dégoûté un peu du service, il ne voulut le quitter qu'après avoir reçu les conseils de son second père. Dans la lettre qu'il écrivit à M. Berton, il le pria de lui adresser sa réponse à à Madrid. « Cependant, se disait-il souvent, et la chose était vraisemblable, en raison de son âge, « si » M. Berton avait terminé sa car- » rière et emporté avec lui le secret » de ma naissance!.... Fatale pen-

» sée.... dans quelle position cruelle » cette mort affreuse ne me plongerait-elle pas?.... » De la nécessité bien reconnue de retrouver encore vivant celui qui lui avait tenu lieu de tout en ce monde, et qui pouvait encore l'aider à découvrir ses parens, il s'en suivit le désir bien sincère de mettre le pied sur le sol natal. Jamais peut-être le désir de revoir sa patrie ne s'était fait aussi vivement sentir; mais qu'irait-il faire désormais en France, si la possibilité de retrouver ses parens lui était totalement interdite ?

Si les pensées de Jules s'étaient reportées sur M. Berton et sur une famille qu'il désirait retrouver, il n'avait pas oublié non plus cette madame Dermont qui, plus d'une fois et par d'agréables souvenirs, était venue alléger ses ennuis et lui

rappeler ses sermens et ses obligations. Une femme, belle et sensible, l'aimait sincèrement; avant de quitter Grenoble, il avait reçu d'elle l'assurance qu'aucun autre que lui n'aurait le cœur et la main auxquels il attachait le plus grand prix, et ces motifs étaient suffisans pour lui rappeler continuellement ce qu'il se devait à lui-même. Il lui avait écrit également et comptait, très-incessamment, recevoir de ses nouvelles.

Les amis de collége que Jules avait retrouvés, cherchèrent, mais vainement, à le distraire des pensées inquiétantes qui semblaient exclusivement l'occuper; ils furent même jusqu'à lui proposer de se fixer définitivement à Madrid et de prendre du service dans la garde du roi. Le jeune Armendariz, surtout, qui tenait bien sincèrement à son ancien condisci-

ple, lui offrit d'applanir les difficultés, si toutefois ils s'en présentait, et de lui fournir même son équipement complet; il le pria en outre de considérer sa maison comme la sienne, et de le regarder enfin comme un frère. Ces offres étaient belles, elles étaient même flatteuses, parce qu'elles étaient sincères, et si Jules eût été dans toute autre position, c'est-à-dire, s'il eût été fixé sur ce qu'avait à lui faire connaître M. Berton, relativement à sa naissance, il n'aurait pas hésité à quitter une patrie qui ne pouvait en être une pour lui, puisqu'elle ne renfermait pas dans son sein un père, une mère ou une épouse qui sont souvent les seuls liens qui nous font tenir à notre pays.

Des réflexions pénibles venaient donc l'assaillir partout, et quellesque fussent ses espérances, elles n'étaient

pas telles qu'il n'apportât en tous lieux une noire mélancolie. Presque tous les matins ses camarades venaient le prendre, et ils allaient ensemble faire leur promenade à cheval, dans les environs de Madrid, et, malgré les dangers qu'il y aurait eu pour tout autre, Jules pouvait se livrer à ce plaisir parce qu'il était avec des Espagnols qui n'eussent pas permis aux nombreux partisans qui rôdaient autour de la ville d'insulter leur compagnon. A leur rentrée dans la capitale, ils allaient quelquefois dîner chez un restaurateur Italien, où l'on était bien servi et chez lequel était le rendez-vous de la bonne société.

Un jour que, réunis dans cette maison, et que par leur excessive gaîté les amis de Jules essayaient de le tirer de ses sombres méditations,

un léger incident vint amener une rixe fâcheuse. A côté de la table qu'occupaient nos jeunes gens, s'en trouvait une autre où étaient plusieurs officiers d'état-major, et parmi eux l'un des officiers qui, ainsi que Jules, s'était évadé des prisons de Cadix. Cet officier, que nous nommerons Saint-Albin, avait eu une discussion avec notre héros pendant le temps de leur captivité, et si à cette époque ils n'avaient pas terminé leur différent par les armes, c'est qu'ils n'en avaient pas à leur disposition, et cette affaire avait été considérée comme ajournée. Les circonstances de la délivrance, le besoin d'oublier ce qui s'était passé pendant un intervalle de temps trop pénible pour tous et qui avait un peu aigri les caractères, étaient autant de motifs pour n'en garder aucun

souvenir. S'il en était ainsi des sentimens généreux de Jules, il n'en pouvait être de même pour tous les autres hommes. Son adversaire avait un de ces caractères acariâtres comme on en rencontre beaucoup dans le monde; il montrait de grandes prétentions qu'il ne justifiait aucunement, et, tout en se croyant plus de mérite que les autres, il n'était, au fait, qu'un véritable sot. Les éclats de rire que faisaient entendre les amis de Jules le contrarièrent, par cela même qu'ils étaient poussés dans la société d'un homme qu'il détestait, sans pouvoir cependant se rendre compte des motifs de sa haine. Comme il n'en voulait absolument qu'à lui, il profita du moment où, se laissant entraîner par l'exemple, ce malheureux jeune homme se livra à cette franche gaîté qui est la compagne du

jeune âge. Se levant aussitôt, il apostropha Jules d'une manière extrêmement indécente, et quelles que fussent les observations polies que celui-ci lui fit, il n'en prétendit pas moins que cette gaîté était inconvenante, qu'elle le troublait lui et sa société, et qu'au surplus il avait pour son propre compte une ancienne querelle à terminer avec Jules, et que cette occasion était trop belle pour qu'il laissât échapper celle de rabaisser le ton et les prétentions d'un homme qu'il haïssait mortellement. A cette longue série de griefs qu'on lui imputait, Jules n'opposait qu'un calme et un ton de politesse qui ne servaient qu'à augmenter l'irritation de M. Saint-Albin; et quelque fût le regret qu'éprouvât notre héros, il fallut en venir aux mains. Ils quittèrent le restaurant, se rendi-

rent hors de la porte de Tolède, et, dans un champ de blé, M. Saint-Albin reçut un coup d'épée qui ne l'étendit pas mort sur la place, mais qui lui donna le loisir d'aller se familiariser, dans son lit, avec les manières de celui qu'il détestait, parce qu'il avait plus de mérite que lui, et de se préparer à rendre compte à l'Eternel des motifs de sa haine. Il mourut quelques jours après.

Ce n'était pas sans un nouveau chagrin que Jules s'était décidé à mettre encore l'épée à la main; mais il y avait été contraint, et les témoins non plus que sa conscience ne pouvaient lui faire le plus léger reproche. Il était dit qu'avec un caractère calme et une extrême politesse, il aurait souvent des affaires d'honneur, et qu'aucune d'elles ne le priveraient d'une vie qui lui était à charge, d'une

existence qui lui était insupportable. Il semblait destiné, au contraire, à donner la mort à tous ceux qui seraient assez hardis pour lui disputer quelques avantages. Le sort se montrait ainsi contraire à ses desirs, et lui faisait souvent regretter qu'une vie qui n'était chère à personne, utile à qui que ce soit, fut continuellement épargnée, tandis que ceux dont l'existence était la consolation ou le bonheur de quelques-uns de leurs semblables, étaient enlevés à toutes les affections.

Doué d'une sensibilité extrême, cet infortuné jeune homme se livrait quelquefois à des réflexions tellement pénibles qu'elles devaient finir par influer sur son existence. Rousseau, que des êtres froids n'ont pas su comprendre et qu'ils n'ont pas craint de calomnier, nous a révélé

toutes les souffrances qui naissent d'une sensibilité et d'un orgueil trop vivement concentrés, et les écarts où ils peuvent entraîner... Rousseau fut aussi jeté dans le monde comme un enfant perdu, avec une éducation imparfaite et sans nulle fortune. Les torts qu'il avoua et qu'il pouvait cacher, ne devaient pas le faire accuser de bassèse quand il avait si bien la conscience de la délicatesse, qu'il n'avait pas rougi de les reconnaître. Son orgueil et sa sensibilité avaient trop souffert dans sa jeunesse errante; Rousseau était devenu susceptible et défiant, en même tems qu'il devenait célèbre. Long-temps délaissé, il ne fut recherché que lorsque son génie l'eut mis à la mode; mais alors il ne lui était plus donné d'avoir un ami, parce que le cœur, lorsqu'il a pri l'habitude de se replier sur lui-même

et de renfermer ses secrets, ne s'ouvre plus à la confiance, et n'est plus susceptible d'épanchement. De quoi l'accuse-t-on ? d'un excès d'amour-propre. Est-on si coupable de rejeter orgueilleusement des offres qui ne sont faites que par la vanité des hommes qui, pour la plupart, n'aspirent à devenir les bienfaiteurs du génie, que pour attirer sur eux-mêmes un rayon détourné de sa gloire, et faire parvenir à la postérité le souvenir de leur nullité à l'ombre d'une grande réputation ? Et lors même que quelques-unes de ces offres eussent été dictées par l'amitié, un vieillard est-il si coupable de méconnaître la sincérité de quelques avances, après avoir été l'objet de tant de calomnies et d'intrigues ? Certes il est facile de se tromper puisque le carac-

tère de Jean Jaques a pu être si mal apprécié !

Tel est le malheur d'être jeté dans la vie sans guide, que ce n'est qu'après s'être brisé souvent contre les écueils qu'on apprend à les éviter. Livré à la merci des événemens, il est bien rare, à l'âge des illusions et quand on attend d'eux seuls son expérience, qu'on n'en soit pas toujours la victime.

CHAPITRE XI.

Tentative rendue infructueuse. — Étonnement du héros pour une chose assez ordinaire.

L'homme qui eut quelques faiblesses dans sa vie, doit trouver dans le passé, si la réflexion l'y reporte, des leçons utiles pour le présent et pour l'avenir; mais Jules n'avait aucun reproche à se faire, il ne s'était jamais écarté du chemin de l'honneur; et il ne pouvait pas, en se rappelant la manière dont il avait vécu, adopter un autre plan de conduite que celui d'après lequel il s'était dirigé dans le monde, où il avait toujours suivi les lois de la sagesse et

rempli, avec exactitude, tous les devoirs que la société nous impose. L'événement qui avait accompagné sa naissance, les circonstances qui en avaient été la suite et tout ce qui lui arrivait journellement, étaient des choses entièrement indépendantes de sa volonté; car comment supposer que celui qui est doué de quelque intelligence et de quelque raison, se rendrait malheureux pour le plaisir de l'être, lorsque, surtout, il lui serait facile de goûter le bonheur. Si l'on peut dire avec quelque vérité qu'il est des hommes malheureux, par leur propre faute, il est vrai aussi, et l'histoire de Jules le prouve, que certains êtres semblent réservés à voir s'appesantir sur leur tête tous les maux du genre humain.

Le dernier duel que venait d'avoir

notre héros avec M. Saint-Albin avait rouvert en lui des blessures profondes, des plaies mal cicatrisées; et quoi qu'il fut sorti vainqueur de ce combat, il ne pouvait se défendre de ces cruels remords qui, naissant toujours de semblables circonstances, viennent assaillir le citoyen paisible. Pénétré de l'étendue de ses devoirs, il savait aussi que le fer qu'il portait n'avait été mis entre ses mains que pour la défense de sa patrie. Peut-on dire, hélas! qu'une provocation, dont le motif est quelquefois bien léger, mérite une vengeance telle, que l'agresseur doive emporter dans la tombe, la peine d'une faute qu'il se serait peut-être reprochée. N'arrive-t-il pas encore, très-souvent, que l'offensé est puni d'avoir osé prétendre à une réparation que nos lois ne défendent ni n'autorisent; que

l'homme de bien ou le père de famille court inconsidérément exposer des jours précieux en les livrant aux chances d'un combat singulier ou à la cruelle adresse de quelques êtres dont l'existence dans le monde est une calamité? Il est des hommes qui, ayant passé une partie de leur temps à faire des armes ou à tirer le pistolet, certains d'un avantage qu'ils possèdent à l'exclusion d'une infinité d'autres un million de fois plus utiles, se croient autorisés par cela même de provoquer ou d'insulter ceux qui ne possèdent pas cet avantage funeste. Véritables fléaux de la société, dans laquelle ils n'apparaissent que pour la troubler, ces faux braves se gardent bien d'aller aux armées faire preuve de courage, ils ont l'air d'ignorer que le duéliste n'est jamais qu'un poltron adroit et

rien de plus. Si vous proposiez à ce matamore, qui vient insolemment vous offrir de vous couper la gorge avec lui, de marcher ensemble sur le bord d'un précipice où la mort se présenterait à chaque pas, ou si, par une autre proposition, vous faisiez dépendre du sort et non pas de l'adresse sa fatale existence, vous le verriez bientôt pâlir et refuser honteusement d'employer des chances égales, parce qu'il voudrait vous arracher la vie sans compromettre ses jours.

Combien l'homme ne serait-il pas à plaindre, si les lois de l'honneur lui commandaient impérieusement de ne jamais refuser un duel !... Malgré une infinité de circonstances qui peuvent autoriser à refuser un tel combat, nous savons malheureusement qu'il est des insultes d'une na-

ture si grave, que l'homme doué de quelque énergie ne peut faire dépendre des tribunaux une réparation que son honneur lui prescrit d'obtenir de lui-même; mais aussi, et cette position est la plus pénibl , l'homme qui occupe un rang dans la société, celui qui a des devoirs à remplir, et dont l'existence est vraiment utile, ne saurait la compromettre avec le dernir des goujats. Il est des provocations qu'on ne doit pas écouter, des duels qu'on ne peut pas accepter; et nous disons avec hardiesse que ces refus ne sauraient être blâmés. Nous savons qu'il est des individus qui, sans les avoir cherchées, ont eu beaucoup d'affaires d'honneur. On peut les consulter : ils répondront que ce ne fut pas sans un sentiment de répugnance qu'ils se rendirent sur le terrain, ni sans un

bien vif chagrin qu'ils s'en retirèrent. Jules était du nombre de ceux-là, et ses ennuis, déjà d'une nature assez forte, n'avaient pas besoin d'être augmentés par les circonstances fâcheuses des duels qu'il n'avait pu éviter.

Le jour même où Jules s'était battu avec M. Saint-Albin, et qu'il lui avait donné une trop cruelle leçon de politesse, il était resté un peu plus tard que d'habitude avec ses amis qui cherchaient, mais vainement, ainsi que nous l'avons dit, à le distraire de ses noires pensées. N'ayant pu réussir à trouver, au milieu d'eux, une gaîté qui semblait ne devoir jamais être son partage, et en proie à de tristes réflexions, il regagnait son logement qui était un peu éloigné de la *Puerta del Sol,* lieu où s'étaient réunis nos jeunes gens. Mi-

nuit avait sonné à toutes les horloges de la ville, et le bruit de ses pas qui retentissait au milieu du silence qui l'environnait, troublait seul le calme de la nuit. An détour d'une rue étroite et mal éclairée, il fut tout à coup tiré de ses rêveries par les cris: Au secours!..... au secours!.... qu'il entendit à quelque distance de lui, et lui firent présumer qu'il s'agissait de quelque tentative d'assassinat. N'écoutant que l'impulsion de son cœur, et ne réfléchissant pas qu'il pouvait être victime de quelque piége, il hâta le pas, mit l'épée à la main, et arriva bientôt sur le lieu de la scène. Deux hommes en attaquaient un autre. A la vue du défenseur qui lui arrive, le malheureux qui allait succomber redouble d'efforts et de cris. Jules fond sur l'un des assassins, parvient bientôt à le dé-

sarmer et à le mettre en fuite, et lorsqu'il se retourna pour aider celui qu'il venait de secourir à se débarrasser de son second assaillant, il s'aperçut que cet individu avait disparu. L'homme que notre jeune officier venait de délivrer d'une mort certaine, se précipita dans les bras de son libérateur, le remecia du service important qu'il lui avait rendu, et lui jura une reconnaissance eternelle.

—« Je vous dois la vie, monsieur, lui dit cet homme, car sans vous j'allais vraisemblablement succomber sous les coups de mes assassins; mais en exposant ainsi vos jours pour celui que vous ne connaissez pas encore, vous m'avez prouvé combien la générosité vous est naturelle, et je crois de mon devoir de ne pas vous laisser ignorer que je ne suis pas

tout-à-fait indigne des dangers auxquels vous vous êtes volontairement exposé pour moi.

— Vous êtiez le plus faible, et ce motif me suffisait pour vous prêter mon appui. Je suis d'autant plus charmé d'avoir réussi à vous délivrer de vos ennemis, que vous êtes mon compatriote, et que, sous ce rapport, c'est encore un nouveau motif pour augmenter la satisfaction que je ressens de vous avoir été utile.

— Et pour moi une raison nouvelle de ne pas m'en tenir à de simples remercîmens vis-à-vis d'un homme auquel j'ai une grande obligation. Cette conversation avait eu lieu en marchant quelques pas, et l'inconnu ajouta, en s'arrêtant devant une maison d'assez belle apparence : « Me voilà rendu chez moi, je

vous prie d'y venir dîner demain, et faire plus ample connaissance avec celui que vous avez sauvé d'une mort certaine. En acceptant mon offre, vous me mettrez dans le cas de vous avoir une nouvelle obligation, et j'ai trop bonne opinion de vous pour avoir à redouter un refus.

— Votre invitation est faite avec trop de grâce pour que je n'y réponde pas. » L'inconnu avait frappé à la porte : on vint l'ouvrir, et avant d'entrer il dit à Jules :

— « Je me nomme de Larichardière. Je vous attends à cinq heures précises. » Il lui serra la main à plusieurs reprises, et entra dans la maison.

Durant le peu de temps qui s'était écoulé entre l'ouverture et la fermeture de la porte de la maison de celui que notre héros venait de

CABINET DE LECTURE DE Mme BOUQUEROT

quitter, la lumière que portait le domestique lui avait, quoique bien faiblement, fait distinguer ses traits; et comme ils ne lui étaient pas tout-à-fait inconnus, il cherchait, mais vainement, à se les rappeler; mais le nom de Larichardière que cet homme avait décliné, et que pour la première fois Jules venait d'entendre prononcer, éloigna de lui toute idée qu'il pouvait le connaître, il crut seulement qu'il ressemblait à quelqu'un qu'il avait vu quelque part. Tout en réfléchissant sur cette aventure, il arriva chez lui et se coucha.

En s'éveillant le lendemain matin, Jules songea à la journée qui avait précédé celle qui commençait. Il y a bien des gens pour lesquels ce souvenir serait douloureux et qui, à son exemple, n'oseraient s'y repor-

ter sans effroi; il n'en était pas de même de notre jeune sous-lieutenant, sa conscience ne lui reprochait rien. Il avait blessé mortellement, il est vrai, dans un duel, un homme qui l'avait provoqué; mais s'il s'était rendu sur le terrain, c'était bien malgré lui, et n'ayant pas été l'agresseur, son ame était en paix. Cette journée, qui avait paru devoir être pour lui une nouvelle source de chagrins, s'était terminée par une belle action. Il avait sauvé les jours d'un de ses semblables et il est si doux de rendre service même à ceux qui ne le méritent pas, que, sans connaître celui qu'il avait secouru, il se réjouissait de lui avoir prêté son appui. Cette action, bien qu'elle lui parut toute naturelle avait puissamment contribué à lui faire passer une excellente nuit; il ne s'était

jamais levé si tard, car il était habituellement très-matinal. Ayant vu que sa montre marquait huit heures, il sortit précipitamment de son lit et procéda immédiatement à sa toilette. Il n'était pas recherché dans sa mise, la plus grande simplicité y régnait; mais il se montrait toujours d'une excessive propreté, et c'était une des choses qui le faisaient remarquer davantage. Dès qu'il fut habillé, il se rendit chez son ami Armendariz, qu'il trouva prêt à sortir, et ils allèrent ensemble au Prado où ils firent quelques tours de promenade. Le moment de se quitter étant arrivé, ils se donnèrent rendez-vous pour le lendemain matin et se rendirent chacun où leur présence était attendue.

En s'éloignant de son inconnu, Jules avait bien remarqué sa de-

meure : il la retrouva sans peine. Le domestique à livrée auquel il demanda M. De Larichardiere, l'introduisit dans un salon richement décoré, et lui annonça que M. le fournisseur-général, occupé pour le moment dans son cabinet, le priait de vouloir bien agréer ses excuses, mais qu'il n'allait pas tarder à venir le rejoindre. Les pièces qu'il avait été obligé de traverser, pour se rendre dans celle où il se trouvait, étaient d'une élégance sans égale. Des lambris dorés, des meubles somptueux et de fort belles peintures se faisaient partout remarquer. Jules pensa, avec quelque raison, que M. le fournisseur était un de nos riches financiers qui était venu à la suite de l'armée pour augmenter ses capitaux. Tout ce qu'il voyait le confirmait dans l'opinion que ce munitionnaire ne

faisait pas mal ses affaires, tout en ayant l'air de faire celles du gouvernement.

En faisant en lui-même ces réflexions, Jules admirait la beauté des peintures qui ornaient le superbe salon dans lequel il attendait, le choix de ces peintures annonçait un discernement qui semblait annoncer que le maître devait être un artiste distingué, ou, tout au moins, un grand connaisseur en fait de tableaux. Une porte opposée à celle par laquelle il était entré s'ouvrit, et le domestique qu'il avait déjà vu annonça M. le fournisseur-général. En cet instant parut.... Qui? M. Dubois...., ce même marchand de farines que Jules et ses camarades avaient si bien mystifié à l'auberge d'Auxerre, le jour même où ils y étaient arrivés ensemble par la dili-

gence. Que le lecteur juge de l'étonnement qu'éprouvèrent les deux personnages, par celui qu'il éprouvera lui-même en retrouvant dans M. De Larichardière, un homme qui a joué un si triste rôle dans la première partie de cet ouvrage; mais il est vrai que le plus sot en société est celui-là même qui, quelquefois, sait le mieux trouver le chemin de la fortune.

L'un et l'autre restaient étonnés, sans dire un seul mot, lorsque le gros fournisseur, lâchant un de ces grands éclats de rire qui annoncent toujours la sottise de celui qui le laisse échapper, rompit le premier le silence, et se précipita dans les bras de Jules, qu'il faillit étouffer dans les transports de sa joie. « Eh quoi! s'écria-t-il en même temps, c'est vous,

M. Jules, que je retrouve... une ancienne connaissance; combien j'ai lieu de me réjouir de cet heureux hasard...» Et, en prononçant ces mots, il le pressait encore dans ses bras de manière à lui faire perdre haleine. Notre héros partageait en quelque sorte l'étonnement et le plaisir de M. Dubois; car, quoiqu'il l'eût regardé autrefois comme un imbécile et un poltron, il n'était cependant pas fâché de l'avoir sauvé du danger qui le menaçait. Faire le bien pour lui-même, et quelqu'en soit l'individu, était un motif suffisant pour déterminer Jules à être utile à son semblable. D'ailleurs, le sentiment d'indifférence qu'éprouvait notre héros pour un homme qui n'était pas brave, n'aurait pu l'empêcher de le secourir lorsque ses jours étaient en

danger. Dans une situation désespérée tous les hommes ont droit à la protection des gens de bien.

Lorsque ce premier épanchement d'une commune joie se fut un peu apaisé, M. Dubois fit asseoir Jules sur un canapé, et s'y plaçant à côté de lui, il s'exprima en ces termes: « Vous êtes sans doute étonné de me retrouver à Madrid; mais quand vous aurez un peu réfléchi, vous verrez que la chose est toute simple. Quant à ce qui vous concerne personnellement, comme vous êtes militaire, il est tout naturel de vous rencontrer partout où il y a de la gloire à acquérir, mais je n'aurais jamais pu prévoir que notre réunion aurait lieu dans une circonstance qui ne s'effacera jamais de ma mémoire. Lorsque nous nous séparâmes à Grénoble, vous n'ignoriez pas, sans

doute, que je me rendais en Piémont pour des affaires de mon commerce, qui est celui des grains. Je terminai dans ce pays les intérêts importans que j'avais à y régler, et, peu de temps après, la guerre ayant éclaté en Espagne, je me rendis un des adjudicataires des fournitures de toute nature à faire aux armées. Favorisé par la Providence, toutes mes spéculations réussirent au-delà de mes desirs, et il me fallut moins de temps pour m'enrichir, qu'il n'en faut quelquefois au riche le plus prodigue pour se ruiner. Je suis dans une de ces positions qui satisferait l'ambitieux le moins raisonnable. Il ne me manquait, pour en goûter tous les charmes, qu'une compagne digne de la partager. Je n'attendis pas long-temps cette nouvelle faveur du sort: Isabella de Mequinez vint mettre le

comble à mon bonheur. Mon épouse, aussi belle que bonne, me rend le plus heureux des mortels. Depuis que je possède cette femme charmante, on dirait vraiment que la fortune cherche à épuiser sur moi tous ses bienfaits; en un mot, tout me réussit au-delà même de mes desirs. Cette décoration, dont vous me voyez revêtu, est encore une des nouvelles faveurs dont l'aveugle déesse vient de m'accabler. La respectable mère de ma compagne, veuve d'un brave officier, demeure avec nous, et je me ferai un véritable plaisir de vous présenter à ces dames qui vont se rendre dans la salle pour le dîner. » L'éloge que ce brave homme faisait de sa femme, était une espèce d'énigme dont vraisemblablement Jules n'allait pas tarder d'avoir le mot. Il se livrait déjà,

pour le pauvre fournisseur, à des appréhensions qui, peut-être, n'étaient que trop fondées ; toutefois il venait d'acquérir la certitude que, non-seulement il s'était fait un grand changement dans la fortune du marchand de farines: mais que son air était moins emprunté que lorsqu'il l'avait vu pour la première fois.

» Lorsque j'ai été si miraculeusement sauvé par vous des mains de mes assassins, ajouta le fournisseur, je revenais du spectacle où je vais prèsque tous les soirs et où ma femme, qui ne l'aime pas, ne va jamais. A quelques pas de ma porte, je fus assailli par les scélérats dont vous m'avez délivré et qui me connaissant, sans doute, et présumant que je portais sur moi quelques bijoux deprix ou quelques billets

de banque, avaient résolu de me voler et peut être de me tuer; mais, grâce à vous, j'ai été tiré de leurs mains dans les quelles je ferai en sorte de ne plus retomber. J'aurai le soin de me faire accompagner par un domestique. Il est encore une explication que je crois devoir vous donner, pour faire cesser l'étonnement qu'à pu produire en vous le nom de Larichardière, sous lequel je suis généralement connu maintenant. Ce nom est celui d'une propriété que je possède dans mon pays et suivant, en celà, la vogue du jour, je l'ai ajouté à celui de Dubois à l'effet de m'entourer d'une certaine importance. Que voulez-vous, mon cher ami, il faut faire comme tout le monde; et je serais au désespoir que mon mérite eût à souffrir d'un vice de naissance que je

pouvais, que je devais même ainsi faire disparaître. » Il finissait de parler lorsqu'on vint annoncer que le dîner était servi. Notre jeune sous-lieutenant et notre parvenu se levèrent pour se rendre dans la salle à manger, et, pendant leur trajet, M. de Larichardière recommanda à Jules de garder, en présence de ces dames, le plus profond silence sur l'évènement d'Auxerre dont il était tout-à-fait inutile de les instruire. Ce n'est que par un signe de tête qu'il fut permis à Jules de tranquiliser le craintif munitionnaire, car ils arrivaient dans la salle où déjà ces dames s'étaient rendues.

En y entrant, Jules éprouva une nouvelle surprise, et, croyant rêver, il s'arrêta au moment où il se disposait à parler. Son conducteur qui s'apperçut de son émotion, mais qui

en ignorait les véritables motifs, le prenant par la main, le fit avancer et le présenta aux dames comme l'une de ses anciennes connaissances, et comme celui auquel il était, en dernier lieu, redevable de la vie. Durant les premières salutations et l'éloge que faisait de son libérateur l'officieux mari, ces dames n'avaient pas été dans l'inaction, non plus que leur indispensable et discret éventail qui, par son jeu, était venu faire connaître à notre héros qu'il fallait être prudent et ne pas avoir l'air de se connaître. La conversation qu'il venait d'avoir avec M. Dubois, le caractère de cet homme et les femmes qu'il voyait en ce moment, confirmèrent l'idée que Jules s'était formée de M. le munitionnaire, qui n'était véritablement qu'un sot mari et sa jolie compagne une adroite rouée.

Madame de Larichardière n'était autre que cette jolie Mariquita que notre héros avait connue deux ans auparavant et que le lecteur se rappelera sans peine comme fixant, à cette époque, les regards de tous les hommes du bon ton et méritant, par ses grâces et son enjouement, la jalousie des autres femmes.

Le dîner fut des plus agréables; et quelles que fussent les sottes prétentions du munitionaire, la séduisante madame de Larichardière trouva le moyen d'en faire les honneurs de la manière la plus aimable. Pendant que ce bon mari vantait la chasteté de sa femme, celle-ci, par des signes bien connus de Jules, lui donnait la preuve de la bêtise du bonhomme. Il est tant de gens dans le monde qui ressemblent à ce pauvre Dubois, que nous croyons inutile de nous ap-

pesantir sur des ridicules qui n'y sont que trop communs. Toutefois époux prudens, craignez de vous livrer vous-mêmes aux sarcasmes d'un public toujours prêt à se jouer de votre erreur. Soyez sans cesse les amans et les amis de vos femmes. Faites en sorte que vos attentions, vos prévenances soient pour elles un motif de ne vous tromper jamais; et si, malgré cette conduite honorable, vous aviez quelque sujet de craindre d'être abusés par celles dont vous voulez le parfait bonheur, gardez-vous bien de faire connaître vos soupçons, car ils vous couvriraient d'un ridicule qu'il est toujours fâcheux de s'attirer. Il faut vanter partout le mérite des femmes en général, parce qu'il est de leur sexe une des choses que nous devons les plus admirer; mais un mari ne doit pas trop parler de

celui de sa compagne, bien qu'à ses yeux elle puisse avoir en elle seule plus de qualités que toutes les autres femmes ensemble n'en possèdent. Un motif bien plausible doit le porter à garder pour lui-même la connaissance qu'il a acquise de la possession d'un si rare trésor, car, en la divulgant, il pourrait donner à quelqu'un l'envie de lui ravir cette précieuse possession; et si l'auteur d'une pareille tentative n'obtenait pas le succès qu'il en attendait, il se vengerait de sa non-réussite par la calomnie qui entraîne souvent avec elle des inconvéniens aussi préjudiciables, peut-être, que le déshonneur même.

On sait assez généralement que les séducteurs ne sont pas délicats dans les moyens qu'ils emploient pour triompher de celles qu'ils convoitent, mais ce dont nous sommes

convaincus, nous, c'est qu'il n'est rien au monde de plus infâme que de calomnier une femme parce que l'on n'a pas pu la rendre coupable.

On dit que le sexe qui nous donne l'existence, et qui sait si bien l'embellir, est faible; sans doute il l'est, et beaucoup trop, car nous sommes loin de mériter ses bontés. Ce que les détracteurs d'un sexe charmant nomment faiblesse, n'est qu'une indulgence excessive dont nous autres hommes avons le plus grand besoin, et qu'assez souvent nous sommes loin de mériter. Nous devons donc avouer ici que ceux qui, sans cesse, calomnient les femmes, sont ceux-là mêmes dont la société entière considère l'existence comme un véritable fléau. Ce sont ces tartufes, car telle est la dénomination qui leur est applicable, qui, sous le masque de l'amitié

dont ils profanent le culte, s'emparent de l'esprit d'un époux trop crédule, et s'impatronisent dans sa maison afin d'y introduire plus facilement le trouble ou le déshonneur.

Si les moyens que les séducteurs mettent en usage pour tromper les femmes sont indignes, ceux dont ils se servent pour abuser les jeunes filles sont peut-être plus affreux et plus condamnables encore. Chez les premières, il existe au moins un peu d'expérience, de connaissance du monde, et, conséquemment, des moyens de résister à la séduction; mais chez les secondes, celle-ci ne rencontre que la candeur et l'innocence pour s'opposer à ses desseins coupables. La position de la jeune vierge, ainsi exposée dans la société aux embûches des séducteurs, est comparable à celle d'un voyageur

qu'une foule de brigands entoure au milieu d'une nuit obscure, et que nul rayon lumineux ne vient avertir du danger qui l'environne.

La mot mariage, ce mot magique qui sonne si agréablement à l'oreille des jeunes personnes, leur fait commettre souvent bien des imprudences quand il ne les conduit pas à leur perte. Heureux de posséder une fille dont les talens et les charmes sont destinés à faire l'ornement de la société, des pères et mères respectables se hâtent de la produire dans les cercles brillants où les éloges et l'admiration l'attendent : c'est précisément là où sont les écueils les plus dangereux pour son innocence. C'est là que,parmi des jeunes gens de mérite, il se trouve de ces nullités de salon. que l'on peut comparer aux grandes utilités de théâtre qui ne fi-

gurent dans une pièce que pour completter, sous le rapport du nombre et non sous celui de l'intérêt, le tableau qu'elle doit offrir. Eh bien ! ce sont ces nullités qui, par une inconcevable fatalité, réussiront le mieux auprès de la jeune imprudente ; elle se laissera séduire par l'un de ces suppôts de la mode, de ces petits maîtres à grandes réputations, dont toute la science consiste à bien nouer leur cravatte ou à bien disposer une mèche de cheveux sur leur front. On ne serait pas tenté de reprocher ces ridicules à ceux qui les montrent, s'ils n'étaient pas accompagnés chez eux d'un amour propre affreux qui les porte à se croire adorables. Ce sont ces nouveaux Lovelaces ou mauvais sujets, soit disant du bon ton, qui, dans leur langage futile auprès des jeunes per-

sonnes, prononcent avec le plus d'affectation le mot mariage, si doux pour elles, et qui n'est souvent qu'un piége que leur tend la séduction. Bientôt celle qui s'y laisse prendre est abandonnée à sa douleur par son lâche séducteur, qui regarde l'inconstance et l'étalage d'une mise recherchée ou ridicule, comme autant de preuves de mérite. Si des considérations de fortune retiennent ce sot mais intéressé personnage, auprès de sa victime, alors les flambeaux de l'hymen s'allument, les festins se préparent, le luxe déploie toute sa magnificence, et le bonheur....., hélas ! il ne sera jamais le partage de la jeune épouse : les illusions de l'amour se sont évanouies pour elle. La contrainte ou l'indifférence de son mari ne tardera pas à lui faire subir toutes les conséquences d'une

faiblesse que la rigidité de nos mœurs ne permet pas d'excuser, et que celui qui en fut l'auteur ne lui pardonnera peut-être pas.

Voilà les effets de la séduction, mais présentés sous le point de vue le moins défavorable ; considérons-les maintenant d'un autre côté. Supposons, ce qui arrive le plus habituellement, la jeune fille séduite entièrement délaissée par son coupable amant ; représentons-nous sa position. En butte aux reproches de sa famille, et à ceux qu'elle se fait intérieurement ; livrée aux indécens sarcasmes de la multitude ; mère, peut-être, sans oser avouer un titre si précieux, telle est, à peu près, la mesure des souffrances dont le sort l'accable, tandis que l'artisan de ses maux cherche dans le monde à faire de nouvelles victimes, et trouve dans

la société, qui devrait le repousser de son sein, une considération que n'y rencontre pas toujours l'homme de bien. C'est ainsi que les choses se passent au dix-néuvième siècle, qui, selon la qualification pompeuse que nous lui donnons, est le siècle des lumières et de la ciuilisation.

Nous avons dit que madame de Larichardière, par son enjouement et les grâces si naturelles de son esprit, avait contribué puissamment aux charmes du dîner. Nous pouvons ajouter qu'elle était un véritable trésor pour son débonnaire mari. La conversation avait prolongé singulièrement le repas, et lorsque le munitionnaire-général s'aperçut de l'heure avancée, il pria Jules de l'excuser s'il était obligé de le quit-

ter, mais que l'importance de ses affaires était telle qu'il était obligé de sortir. Il recommanda à ces dames d'avoir le plus grand soin de son ami ; car ce fut de ce titre qu'il le gratifia en quittant le salon, le priant surtout de venir le voir tous les jours et de considérer désormais sa maison comme si elle était la sienne.

A peine fut-il dans la rue que madame de Larichardière prenant un ton moitié sérieux moitié plaisant, apostropha Jules en ces termes :

—« Or ça, Monsieur, vous croyez-vous seul en droit de posséder l'estime et l'amitié de mon mari. Vous l'avez tellement occupé pendant tout le temps du dîner, qu'il a été au moment d'oublier ses plus chers intérêts. Il ne pensait plus à ses affaires, et je vous jure que chose semblable

ne lui était jamais arrivée auprès de moi, qu'il aime pourtant passionément.

— Je me garderais bien d'attribuer à un autre motif qu'au plaisir de vous voir et de vous entendre, la distraction qui l'a fait rester avec nous quand sa présence était nécessaire ailleurs; lors qu'on a le bonheur d'approcher de vous, Madame, il est difficile de s'en éloigner sans ressentir le vide que vous laissez là où vous n'êtes pas.

— Toujours aimable, toujours galant, mon cher Jules. (en lui disant ces mots, elle l'embrassait d'une franche amitié). Mais, mon ami, continua-t-elle, passons dans ma chambre à coucher, nous y serons beaucoup plus à notre aise qu'ici; et comme nous avons une infinité de

choses à nous apprendre mutuellement, nous n'aurons pas à redouter d'y être interrompus. La présence de ma mère suffira en outre pour rendre le tête-à-tête moins imprudent.

Jules offrit galamment la main à la jolie dame et la suivit dans son appartement, où tous les trois s'assirent, et où la mère et la fille écoutèrent, non sans verser quelques larmes, le récit que leur fit notre héros, des souffrances qu'il avait éprouvées lorsqu'il était prisonnier de guerre. Le narré de son évasion ne fut pas la partie de son histoire qui les interressa le moins; car les femmes aiment aussi à entendre parler de belles actions et de traits de courage. Il est rare que ce sexe doué, au reste, d'une excessive sensibilité,

ne se sente pas vivement ému par la connaissance d'une action honorable; et les femmes qui savent si bien reconnaître le véritable héroïsme, savent aussi, par leurs suffrages, donner au courage la plus douce des récompenses.

Lorsqu'il eut cessé de parler, madame de Larichardière, prenant un ton plus réfléchi, renoua ainsi la conversation : « Vous m'avez fait connaître une partie de vos infortunes, et je crois devoir payer cette marque de votre confiance par un récit de mes aventures. Elles présentent un contraste frappant de notre position dans le monde, et des moyens qui nous ont conduits l'un et l'autre dans celle que nous occupons. Si vos vertus, vos qualités physiques n'ont pas suffi pour vous éle-

ver à la fortune, vous saurez qu'après avoir perdu tout ce que je possédais au monde de plus précieux, et réduite au plus affreux désespoir, la providence, qui ne nous abandonne jamais, est venue me secourir et me faire ajouter quelque prix à une vie qui m'était un instant devenue insupportable.

FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES.



